



APOCALYPSE DU CŒUR IMMACULÉ (6)

LE samedi 13 octobre 1917, la Cova da Iria était déjà envahie par la foule : des dizaines de milliers de pèlerins piétinaient dans la glaise, transformée en boue par la pluie qui n'avait cessé de tomber depuis la veille.

De l'apparition précédente, du 13 septembre, Lucie écrit : *« La lumière qui environnait Notre-Dame semblait lui ouvrir un chemin entre les astres, ce qui nous a fait dire quelquefois que nous avions vu s'ouvrir le Ciel. »*

Pendant le temps de l'apparition de ce jeudi 13 septembre, la plupart des pèlerins avaient vu tomber du ciel comme une pluie de pétales blancs, ou de flocons de neige ronds et brillants qui descendaient lentement et disparaissaient en arrivant à terre.

Ainsi, le "Ciel" était-il descendu sur la terre pour manifester les signes de la gracieuse présence de Marie, en gage de l'Alliance divine qu'Elle venait renouveler depuis le 13 mai : *« Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. »*

Ces événements accomplissaient à la lettre la vision que saint Jean rapporte dans l'*APOCALYPSE* :

« Alors s'ouvrit le Temple de Dieu dans le Ciel, et son arche d'alliance apparut dans le Temple. » (11, 19)

Cependant, le 13 octobre, ce n'est plus *« une pluie de pétales blancs »* qui l'accompagne, mais un Déluge comme dans l'*APOCALYPSE* où *« ce furent des éclairs et des voix et des tonnerres et un tremblement de terre, et la grêle tombait dru »*.

Est-ce l'annonce du châtement qui doit mettre fin à l'histoire de l'humanité tout entière corrompue comme jadis au temps du Déluge ? Non pas !

« Un signe grandiose apparut au Ciel », celui-là même que le roi Achaz avait refusé au temps du prophète Isaïe, et il met fin au Déluge :

« Une Femme ! Le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête. » (Ap 12, 1)

Ainsi à Fatima, la pluie *« tombait dru »* lorsque, soudain, poussée par un mouvement intérieur, Lucie demanda à la foule de fermer les parapluies pour réciter le chapelet. Tout le monde obéit, sans hésiter.

Quelques minutes après, elle s'exclama :

« Oh, Jacinthe ! Mets-toi à genoux, Notre-Dame arrive ! J'ai déjà vu l'éclair ! »

Il était 1 h 30 à l'heure des montres, c'est-à-dire presque midi à l'heure solaire.

Lucie tomba en extase : *« Son visage, de plus en plus beau, prit une teinte rose ; ses lèvres s'aminèrent »,* témoignera Maria Rosa Pereira. Et un autre raconte : *« La petite regardait un point fixe et souriait. »*

Jacinthe lui donna un coup de coude et lui dit :

« Parle, Notre-Dame est déjà là ! »

Alors Lucie revint à elle, respira deux fois profondément, comme quelqu'un qui a eu le souffle coupé, et commença son entretien avec Notre-Dame :

« Que veut de moi Votre Grâce ?

– Je veux te dire que l'on fasse ici une chapelle en mon honneur. Je suis Notre-Dame du Rosaire. Que l'on continue toujours à réciter le chapelet tous les jours. La guerre va finir et les militaires rentreront bientôt chez eux. »

– J'avais beaucoup de choses à vous demander : de guérir quelques malades et de convertir quelques pécheurs, etc.

– Les uns oui, les autres non. Il faut qu'ils se corrigent, qu'ils demandent pardon de leurs péchés.

« Et, prenant un air plus triste :

– Que l'on n'offense pas davantage Dieu Notre-Seigneur, car il est déjà trop offensé !

– Vous ne voulez rien de plus de moi ?

– Non, je ne veux rien de plus de toi.

– Alors, moi, je ne demande rien non plus. »

LA CHUTE DU SOLEIL

Lucie s'écria : *« Elle s'en va ! Elle s'en va ! »*

Et, de sa voix forte, elle lança : *« Regardez le soleil ! »*

« Ouvrant les mains, Notre-Dame les fit se réfléchir sur le soleil et, pendant qu'elle s'élevait, le reflet de sa propre lumière continua à se projeter sur le

soleil. Voilà le motif pour lequel j'ai crié que l'on regarde le soleil. Mon but n'était pas d'attirer par là l'attention du peuple, car je ne me rendais même pas compte de sa présence.»

«Ce fut alors que l'on put regarder parfaitement le soleil, rapporte le père de Jacinthe et de François, sans en être incommodé. On aurait dit qu'il s'éteignait et se rallumait, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Il lançait des gerbes de lumière, de-ci, de-là, et peignait tout de différentes couleurs : les arbres, les gens, le sol, l'air. Mais la grande preuve du miracle était que le soleil ne faisait pas mal aux yeux.»

Les gens s'exclamaient :

«Regardez ! Regardez comme c'est beau !»

Soudain, le soleil eut des secousses et il se mit à tourner sur lui-même à une vitesse vertigineuse. Il s'arrêta et recommença par deux fois à tourner. «Il produisait différentes couleurs, raconte Maria Carreira : jaune, bleu, blanc ; et il tremblait, tremblait tellement ! Il semblait une roue de feu qui allait tomber sur la foule. On criait : “Ô Jésus ! nous allons tous mourir !” “Ô Jésus ! nous mourons tous !” D'autres s'écriaient : “Notre-Dame, au secours !” Et ils récitaient l'acte de contrition. Il y avait même une dame qui faisait sa confession générale, et disait à haute voix : “J'ai fait ceci, j'ai fait cela... et cela encore !”»

Enfin, il sembla se détacher du ciel.

«Le soleil paraissait grossir de volume, se précipiter et tomber sur la terre, comme pour annoncer quelque chose à la fois d'heureux et d'effrayant. Il semblait descendre vers nous, manifestant le miracle, et saluant la Reine des cieux et de l'univers qui parlait aux trois pasteurs.»

«En voyant le soleil tomber sur nous, raconte l'un des innombrables témoins, je m'écriai : “Je vais mourir !” Je me suis mis à genoux sur les cailloux, je joignis les mains et je demandai pardon au Seigneur de toutes mes fautes.»

Dès que le soleil remonta au zénith, ce fut une explosion de joie. La promesse de Notre-Dame s'était accomplie à la lettre : tous, c'est-à-dire les soixantedix mille personnes réunies à la Cova da Iria, parmi lesquelles se trouvaient de nombreux sceptiques, athées et anticléricaux, avaient vu le miracle.

«Maintenant, déclarait la mère de Lucie, on ne peut pas ne pas y croire, car le soleil, personne ne peut y toucher !»

Les habits des gens, trempés par la pluie, avaient séché en un instant. Dieu est bon ! Mais le “signe” est clair : l'iniquité de Sodome et Gomorre appelle le feu du Ciel sur notre Chrétienté apostate.

GRÂCE ET MISÉRICORDE !

Pendant que la foule était subjuguée par le miracle, les pasteurs jouissaient d'un spectacle différent : il leur fut donné de contempler en plein ciel, dans une lumière éblouissante, trois tableaux successifs :

LA SAINTE FAMILLE, TRINITÉ HUMAINE.

«Notre-Dame ayant disparu dans l'immensité du firmament, nous avons vu, à côté du soleil, saint Joseph avec l'Enfant-Jésus, et Notre-Dame vêtue de blanc avec un manteau bleu. Saint Joseph et l'Enfant-Jésus semblaient bénir le monde avec des gestes qu'ils faisaient de la main en forme de croix.»

Le cardinal Caffara apprit un jour de sœur Lucie que *«l'affrontement final entre le Seigneur et le règne de Satan sera sur la famille et sur le mariage... Car c'est le point décisif. Mais la Madone lui a écrasé la tête.»* (citée in *IL EST RESSUSCITÉ* n° 165, juillet 2016, p. 18)

La bénédiction de saint Joseph «se renforce, disait dom Bernard Maréchaux, de celle de Marie et entraîne avec elle celle, toute-puissante, de Jésus. Telle est l'union des trois personnes de la Sainte Famille, qu'on ne saurait séparer leur opération...

«Adressons-nous à lui avec confiance, afin qu'il remédie aux maux et aux désastreuses lésions qui défigurent la famille contemporaine.

«Ô saint Joseph, faites habiter sous le toit conjugal des époux unanimes, *unanimes in domo*, unanimes dans la foi, dans l'amour de Dieu, dans l'attachement à ses volontés saintes, en sorte que la famille soit une pépinière de chrétiens et d'élus.»

NOTRE-DAME DES DOULEURS, VIERGE MÈRE.

«Peu après, cette apparition ayant cessé, j'ai vu Notre-Seigneur, et Notre-Dame qui me donnait l'impression d'être Notre-Dame des Douleurs, car elle avait une mante violette.» Douleur comme, dans l'*APOCALYPSE*, la «Femme» que «le soleil enveloppe» paraît «enceinte et crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement».

Notre-Seigneur est son «Fils premier-né» (Lc 2,27), né sans douleur à Bethléem, mais saint Jean est le puîné, enfanté dans la douleur du Calvaire : «Femme, voici votre Fils.» (Jn 19,26)

LE SOURIRE DU CARMEL.

«Cette apparition disparut, et il me sembla voir encore Notre-Dame sous l'aspect de Notre-Dame du Carmel, parce qu'elle avait quelque chose qui pendait de sa main.» Ce «quelque chose» est le scapulaire, vêtement des frères et sœurs de saint Jean, qui seront sauvés de l'empire de Satan par la dévotion réparatrice au Cœur douloureux et Immaculé de Marie.

(frère Bruno de Jésus-Marie.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2019

DE LA DÉVOTION DE LA RELIGION DE NOS PÈRES À LA PLACE CENTRALE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Introduction par frère Michel de l'Immaculée Triomphante et du Divin Cœur.

C'EST avec une ardeur ravivée par le « réveil » de notre hiérarchie, dont témoigne une abondante correspondance, que se tint le camp de la Phalange, du 16 au 27 août. Frère Bruno, dans sa réponse à Mgr Pontier, a évoqué en six petites pages éblouissantes la doctrine « totale » de l'abbé de Nantes, notre Père, dressée au milieu des ruines conciliaires comme une « CATHÉDRALE DE LUMIÈRE », selon sa propre expression, en vue de la renaissance de l'Église.

Tel fut donc le thème des conférences du camp, longuement préparées en communautés. Ces dix jours de prière et d'étude furent l'occasion pour les cent soixante jeunes gens et jeunes filles participants de pénétrer plus avant dans la pensée de notre Père. Il ne s'agit pas d'un système intellectuel rigide, mais d'une doctrine vivante et vivifiante : héritée de la tradition millénaire de l'Église et enrichie des intuitions personnelles fulgurantes qu'il fit fructifier tout au long d'une vie de travail intense. Une telle œuvre, gigantesque, témoigne d'une grâce spéciale du Saint-Esprit !

Dès le premier soir, avant les complies, ce fut notre Père lui-même qui nous expliqua dans quel esprit nous mènerions cette étude. Nous écoutâmes l'enregistrement de la conclusion de la session de Tous-saint 1992, où il rappelait la parole si encourageante que lui adressa un jour l'abbé Bourdier, l'ermite de Vidauban : « *Seules les âmes mystiques vous suivront jusqu'au bout.* » Qu'est-ce à dire ? Et le Père d'expliquer que dans notre CRC, l'intelligence est la faculté primordiale,

afin d'atteindre la vérité. « *Aime beaucoup l'intelligence* », déclarait déjà saint Augustin. Mais elle ne suffit pas : touché par la grâce, le cœur doit ensuite prendre le relais, pour nous entraîner au-delà des limites de notre raison humaine, pour embrasser les mystères de notre sainte religion. Et cet amour, enfin, nous engage à servir Jésus et Marie. Tel était bien le programme proposé aux jeunes CRC pendant ce camp et tous, y compris les nouveaux venus, y adhérèrent avec un bon esprit roboratif.

Frère Bruno introduisit notre étude de la pensée de notre Père par son sermon du 17 août – bientôt publié dans les *LOGIA* – en nous rappelant cette vérité fondamentale : « *Nous sommes les enfants de cette sainte Église catholique, apostolique et romaine, grâce à l'abbé de Nantes, notre Père. C'est lui, notre Père, qui nous a appris à servir l'Église et à travailler pour elle de toutes*

nos forces. Chacun de nous. Pour la défendre contre ceux qui voulaient la "réformer", c'est-à-dire la déformer, la défigurer. »

C'est pour cela qu'étudier sa vie est vital pour chacun d'entre nous ! Et frère Bruno retraça alors en quelques minutes l'extraordinaire vocation de notre Père, au service de cette douce Vérité première « *dont les frères chantent la gloire* » (*RÈGLE PROVISOIRE DES PETITS FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR*, article n° 38), au moment où elle est universellement méprisée, et dans l'amour de l'Église tellement décriée, avec l'espérance inconfusable du triomphe du Cœur Sacré de Jésus par le Cœur Immaculé de Marie.



Notre Père à la maison Sainte-Thérèse, au Canada, en 1998.

INTRODUCTION

Pour étudier la pensée de l'abbé Georges de Nantes, sujet d'autant plus vaste et passionnant que notre Père a abordé tous les domaines, nous n'en retiendrons que les principaux : la Sainte Vierge, la philosophie, la métaphysique, la théologie, celle de saint Thomas et celle du bienheureux Duns Scot, le concile Vatican II, la mystique, la politique et l'histoire...

Notre Père s'est d'abord nourri de ses traditions familiales et de ses maîtres, mais très rapidement, parfois même dès le séminaire, il a eu des intuitions qu'il a longuement mûries et travaillées et qui maintenant charpentent notre école de pensée, véritable cathédrale de lumière, fondée sur le Christ et sur la Vierge Marie.

Dans ce premier article, nous voulons voir la place qu'occupe la Sainte Vierge dans la pensée de notre Père. Le titre déjà nous oriente sur la direction et l'évolution prises : depuis sa période de formation, de 1924 à 1948 ; puis dans son apostolat et son combat (1948-1977) ; enfin, à partir de 1977 et jusqu'à sa mort, l'Immaculée s'impose peu à peu jusqu'à prendre toute la place.

1924-1948 :

LA DÉVOTION DE LA RELIGION DE NOS PÈRES

L'ENFANCE.

Notre Père a prêché à l'automne 1988 une retraite absolument merveilleuse intitulée : *LA RELIGION DE NOS PÈRES*. Il explique que la religion de nos pères est celle des saints et de leur entourage qui vivaient tous de la même religion. Cette religion d'avant le Concile est tout simplement la foi en un *credo* professé par tous les catholiques comme une *certitude intellectuelle* à laquelle le cœur consent volontairement, sous la motion de la grâce de Dieu. Certitude intellectuelle, consentement du cœur, grâce de Dieu.

Où notre Père s'est-il nourri de cette religion ? Dans le cadre naturel de sa famille, de ses écoles, de sa paroisse, de son séminaire, c'est-à-dire dans le cadre des institutions de l'Église.

Notre Père écrit dans une *PAGE MYSTIQUE* intitulée *QUE DEMANDEZ-VOUS À L'ÉGLISE DE DIEU ? LA FOI* (n° 46) que, sans pouvoir y mettre ces mots qui lui étaient inconnus, « *son univers d'enfant était religieux et métaphysique* ». Il écrit : « *Dieu, mon Dieu, vous m'êtes un Père du Ciel que j'aime et dont je suis fier comme de mon papa, mon papa si doux, si beau, qui sait toujours tout, mon père que vous m'avez donné. Et maman, si sage, si sage, quand elle allume les bougies du mois de Marie et nous agenouille devant la statue de la Sainte Vierge pour le chapelet du soir, nous confie à une autre Mère si belle, si pure, si merveilleusement attirante que mon cœur déborde d'un rayonnant bonheur.* » L'enfant apprend comme naturellement son *credo*, l'existence de Dieu le Père et de la Vierge Marie, ainsi que des pratiques, ses prières. On voit aussi que le petit Georges transfère l'amour pour ses parents aux habitants du Ciel. La bonté de son père lui parle de l'Amour de Dieu. La sagesse et le bon cœur de maman le conduisent à l'amour de notre Mère du Ciel.

Sa dévotion pour la Sainte Vierge naît de son amour pour sa maman, pour ses parents. Elle passe d'un cœur à l'autre, des parents à l'enfant.

La tendresse n'est pas tout. La dévotion est le fruit des prières elles-mêmes dont sa famille le nourrit. Un autre passage des *MÉMOIRES ET RÉCITS* illustre cette idée. L'abbé de Nantes raconte comment pendant ses vacances à Glux, les oncles, les tantes, les cousins, toute la famille derrière la grand-mère, se rendaient chaque matin à la messe de l'abbé Bornet. Elle était le centre de toute leur vie, du village. « *Je crois, sans rien transfigurer, que la messe était la raison profonde de la joie et des efforts de chacun, inaperçus, jour après jour, qui rendaient ces vacances à Glux merveilleuses.* » (p. 41) La religion chrétienne s'apprend, se goûte, s'imprime dans l'âme des enfants par les bons exemples certes ! mais surtout par la grâce divine reçue des sacrements, de l'Eucharistie, de la piété. Elle irradie les âmes et transforme la vie sociale et familiale du château et du village.

Les écoles religieuses jouent également un grand rôle dans la naissance de sa dévotion. Notre Père l'évoque quand il parle de son amour pour les frères maristes de Toulon chez qui il a fait son école primaire. Ce long extrait nous fera aimer cette atmosphère religieuse surnaturelle, salie aujourd'hui :

« *La clameur où domine par moments un appel, un cri perçant, qui jaillit par-dessus le mur et emplît la rue Peiresc, voici que pour la première fois j'y plonge, laissé là par ma mère après une rapide présentation à madame Favereau, professeur de neuvième. Je suis abasourdi par le mouvement, les voix, mais plus enivré qu'effrayé, dans cette cour ombragée de platanes, entourée de bâtiments honnêtes, largement ouverts, sans grâce et sans surprise. C'est autour d'elle et de ses récréations que pour des années va se construire l'ordre de mes amusements, de mes affections et de mes piétés. Mais je ne le sais pas encore.* »

« *Quand à 8 heures la cloche sonne, les rangs se forment et s'engouffrent dans les classes. Je me trompe de rang, je cherche, et me retrouve bientôt seul dans un couloir, perdu. Je suis trop petit pour voir par les portes vitrées où est madame Favereau ! C'est un grand vieillard aux cheveux blancs, le Père Georges, qui, me* »

trouvant errant en larmes, me conduisit dans son bureau, me consola avec un bonbon puis me fit ramener à la maison, considérant que j'avais eu d'assez fortes émotions pour cette première journée. C'était le Père supérieur ! »

Ensuite notre Père raconte qu'étant tellement heureux dans cette école des maristes, il ne s'en faisait pas. Insouciant, désinvolte, on le punissait, on le mettait à la porte. Mais cela lui était égal, tellement il était heureux. Et il en vient à dire ceci, qui est si beau :

« À Toulon, ce n'était pas une infamie d'être mal noté, les bons Pères étaient plus préoccupés de formation chrétienne et de piété. Je bute cependant sur ces grands mots de quinquagénaire. Disons qu'ils laissaient venir à eux les petits enfants. Et moi je les aimais, comment faire autrement ? Le Père Giraudé, que je n'ai jamais revu, dès que je le vis, je lui trouvais le visage de Jésus lui-même, et de ce jour je le respectai et l'aimai comme Jésus sur la terre. Le terrible Père Bousquet, qui avait une façon de vous tordre l'oreille pour vous traîner à genoux au coin, et on criait : aïe ! aïe ! avait des yeux si bons, si doux, que ses férociétés lui étaient immédiatement pardonnées.

« Leurs chambres étaient un autre prolongement de la cour de récré. Le bureau recelait dans le premier tiroir à gauche les objets supprimés en classe, pistolets à bouchon, bagues à asperger les imbéciles, sifflets à roulette, canifs, billes... qui étaient rendus en fin de trimestre, évidemment ! Dans un autre, les belles images, bons points, récompenses. Un autre, les bonbons qui apprivoisent et attirent les gourmands, et vous savez que j'en étais. J'aimais bien aller voir les Pères. On parlait. Ils avaient beaucoup de livres sur leurs rayons et toujours un nouveau à nous prêter. Devant le crucifix un prie-Dieu attendait, pour les confessions, où, vu l'atmosphère, on était assuré du pardon du père et du Christ.

« Celui que j'ai le plus aimé, c'est le Père Nodet qui devait mourir de la tuberculose, la maladie de l'époque. Que je l'ai aimé ! et qu'il m'aimait bien ! Il s'intéressait à mes histoires et il m'intéressait à ses travaux. Il me montrait comment il dessinait et faisait imprimer ses images, qui connaissaient alors un grand succès. Comme il avait une immense et tendre dévotion à la Sainte Vierge, elle transfusa en moi.

« De l'affection des Pères nous allions à l'amour de Dieu qui est notre Père du Ciel. La chapelle, où l'on montait de la cour par un escalier extérieur, en devenait un prolongement de la récréation ; quand nous nous y rendions, cela me semblait un sursis pour la classe ! Tout ce qui s'y faisait était merveilleux. Nulle part la piété ne me fut si touchante, sans doute parce que les affections de la terre préparaient à comprendre et à recevoir l'amour des saints et des anges, et de la Vierge et de Dieu. J'ai toujours gardé un coin de mon cœur pour la chaleureuse ferveur de ma religion toulonnaise. Et j'aimais la messe du même amour dont j'aimais le Père qui la célébrait et la

soutane parce que ceux qui la portaient étaient les objets de mes admirations incessantes comme d'un véritable culte. » (MÉMOIRES ET RÉCITS, tome 1, p. 61-63)

Dans cette page, le monde naturel est transfiguré. Les professeurs, parce qu'ils sont de vertueux religieux, pleins de l'amour du Christ et de la Vierge Marie, et parce qu'ils font pratiquer les enfants, font littéralement passer leur amour de Notre-Seigneur, de la Vierge Marie dans le cœur de leurs élèves. Quelle simplicité ! Cela passe toujours d'un cœur à l'autre, du maître au disciple, mais dans le cadre d'une institution, que ce soit la famille ou une communauté religieuse.

C'est cela *la religion* de nos pères et pour mieux dire *la dévotion de la religion* de nos pères. La *religion* est le véhicule, le visible, les prières, les processions, les rites sacramentaux. La *dévotion* est la vie de la religion, le fond, l'amour du Bon Dieu, de la Vierge Marie, ce qui nous fait vibrer intellectuellement, cordialement, c'est l'intime des relations avec le Ciel. L'erreur dans laquelle il ne faut pas tomber, explique notre Père dans son *TRAITÉ DE LA PURETÉ POSITIVE*, est d'opposer *dévotion* et *religion*, amour et pratique, foi et rite. Les deux sont nécessaires. La dévotion n'est pas un accessoire à la religion *« elle en est l'intime, elle est le cœur battant, palpitant, de la religion »*. La religion est l'expression de la dévotion : la pratique du chapelet conduit à l'amour de la Sainte Vierge, l'assistance à la messe fait grandir la foi en Jésus. On ne peut pas dire comme les luthériens ou les charismatiques : je n'ai pas besoin d'aller à la messe le dimanche, parce que seule la foi ou l'amour compte. Au contraire, *« cette Foi implique la religion et cette religion, fortifiant notre Espérance, tourne à la joie, à la ferveur, qui s'appelle la dévotion. C'est cette dévotion qui engendre en nous la charité qui est la joie d'aimer. »* (*PURETÉ POSITIVE*, p. 22)

Chez le petit Georges, l'amour pour sa maman, le chapelet récité chaque jour du mois de Marie et du mois du Rosaire, les pèlerinages au Folgoët, à Lourdes, à Chartres, à Notre-Dame de la Garde, les images du Père Nodet et le catéchisme des frères, constituent cette *religion* si belle que son cœur, comme tout bon petit garçon, fut enflammé de *dévotion* pour la Vierge Marie.

Seulement, à ce stade, il faut préciser que la dévotion à la Sainte Vierge demeure une affaire de goût personnel, de choix facultatif, selon les aspirations et les attraits intérieurs de chacun.

AU SÉMINAIRE.

Notre Père entre au séminaire d'Issy-les-Moulineaux en octobre 1943. Dans sa retraite intitulée *LE SAINT CŒUR DE JÉSUS ET DE MARIE* prêchée en 1982 à Josselin, notre Père consacre une conférence

sur Bérulle, où il explique ce qui lui fut enseigné au séminaire sur la Sainte Vierge.

Pierre de Bérulle est né en 1575. Il est le neveu de Madame Acarie, la bienheureuse carmélite Marie de l'Incarnation, fait partie de la noblesse et en impose par sa prestance et son prestige spirituel. En 1611, il groupe autour de lui des prêtres qui cherchent dans un institut, l'Oratoire, à vivre leur dignité sacerdotale dans une plus grande piété.

Pour cela, Bérulle écrit trois livres d'un style très dense, d'une piété très austère dont la théologie spéculative ne saurait provoquer directement la dévotion, le cœur à cœur que l'on trouve dans la religion de nos pères évoquée plus haut. Ces ouvrages ont néanmoins nourri le dix-septième siècle français. Bérulle est l'initiateur de ce qu'Henri Brémond a appelé dans les années 1920 *l'École française de spiritualité* et que l'on enseignait dans la plupart des séminaires français depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'au concile Vatican II, en particulier à Saint-Sulpice.

La doctrine de Bérulle est marquée par le pessimisme augustinien. Il a voulu contrer l'influence néfaste des humanistes qui mettaient sans cesse l'homme au centre par ce qu'on a appelé le théocentrisme bérullien qui consiste à faire contempler la grandeur de Dieu. Le fondateur de l'Oratoire insistait sur le néant de l'homme et la grandeur de Dieu. La religion consiste en ce que l'homme s'anéantisse devant Dieu, proclame son excellence, « consente à son origine », c'est-à-dire consente « à accepter sa servitude ». Puisque l'homme est créé par Dieu, il est comme un esclave, il doit se laisser manier par Dieu comme une chose.

Cela est vrai, mais même lorsque Bérulle expose l'anéantissement du Verbe Incarné pour sauver par amour ses créatures pécheresses, ses propos n'enflamment pas nos cœurs ! C'est vrai, mais si conceptuel, cérébral, qu'on n'entend pas battre le Sacré-Cœur de Jésus.

Chez Bérulle, l'honneur et la reconnaissance des devoirs envers Dieu paraissent plus importants que l'amour pour Dieu, que le désir d'union à Jésus et à Marie. Alors que l'idéal de la mystique est la voie de saint François de Sales, bien plus riche, plus équilibrée, plus cordiale, tout en étant pétrie de dogmes ; voie que les révélations du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie viendront consacrer.

Malheureusement, la prépondérance donnée par Bérulle à l'abaissement de la créature devant son Créateur imprègne aussi sa dévotion mariale. Pour lui, la Sainte Vierge est associée dans sa vie terrestre au Christ comme *Servante de Dieu*, pure capacité de Dieu. Ses privilèges ne sont que les conséquences du *Service* pour lequel elle a été choisie entre toutes les

femmes : être la Mère de Dieu. Il ne s'attarde donc pas sur eux qui, au contraire, aux yeux d'un saint Louis-Marie Grignon de Montfort, la rendent plus divine qu'humaine. Bérulle, lui, est davantage porté à insister sur son humanité et sa soumission à la volonté divine et à souligner alors son anéantissement. Ce qui est vrai. Après, au ciel, Dieu l'exalte, ce qui est encore vrai, mais sa grandeur est précisément, continue Bérulle, de s'être livrée à Dieu, comme s'il n'y avait chez Elle aucune initiative, aucun retour, juste passive.

Chacun de nous, poursuit Bérulle, doit l'imiter : s'anéantir, faire vœu de servitude à Jésus par Marie ; mais il s'agit plus d'un *devoir* que d'un élan d'amour qui réponde à l'amour infini du Cœur de Jésus-Marie. S'il faut passer par Marie, c'est parce que nous avons besoin d'un modèle d'anéantissement !

Remarquons au passage que c'est certainement ce qui explique que le clergé formé à cette école accepta que le Concile n'accorde pas une constitution dogmatique propre à la Sainte Vierge, qui aurait défini ses privilèges, en particulier celui de Médiatrice de toutes grâces et de Corédemptrice. La constitution sur l'Église *LUMEN GENTIUM* affirmant : « *Ce rôle subordonné de Marie, l'Église le professe sans hésitation ; elle ne cesse d'en faire l'expérience ; elle le recommande au cœur des fidèles* » (n° 62), leur a paru s'inscrire dans la continuité de l'École française de spiritualité.

Voilà donc l'enseignement que le séminariste Georges de Nantes reçut de confiance au séminaire, même s'il n'était pas le parfait soutien dogmatique de la religion de nos pères, de la dévotion mariale que tout Français vivait au quotidien dans sa famille et dans sa paroisse. De cette formation on trouve même des traces dans notre Règle : à l'article 34°, notre Père écrit qu'entre autres spiritualités, celle de l'École française doit faire l'objet de l'étude constante des frères. Plus tard, notre Père se rendra compte du fossé qui sépare Bérulle de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de saint Jean Eudes, de saint Louis-Marie Grignon de Montfort et il reconnaîtra s'être trompé en le recommandant. Il était important de le dire pour se rendre compte de l'évolution de sa doctrine et de sa dévotion mariales.

1948-1977 :

LA SAINTE VIERGE DANS L'APOSTOLAT ET LE COMBAT DE NOTRE PÈRE

PROFONDEUR DE SES MÉDITATIONS.

Après son séminaire, notre Père a une longue carrière de trente années, où son enseignement sur la Sainte Vierge reste classique dans le sens où il répète ce qu'il a appris, il poursuit la religion de ses pères.

À la lecture des *LETTRES À MES AMIS* et des bulletins de *CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE*, on trouve à la fois dans cet enseignement de la *grande théologie*, du *cœur* et du *réalisme*, les trois composants présents dans un équilibre admirable. Notre Père se maintient sur une ligne de crête entre d'un côté une mystique romantique, qui peut vite devenir de la sensiblerie, voire de la sensualité, comme chez les quétistes ou les charismatiques, et de l'autre, la théologie cérébrale d'un Bérulle, ou pire, d'un Ratzinger.

Cette période se distingue moins par l'originalité de la nouveauté, mais il y en aura quand même, que par la volonté de faire comprendre et aimer les mystères de Jésus et de Marie. Et sa profondeur même nous paraît être déjà celle d'un grand mystique.

Voici entre cent, quelques extraits de ses *LETTRES À MES AMIS* sur la Sainte Vierge qui illustrent sa façon de méditer.

Dans sa *LETTRÉ À MES AMIS* du 1^{er} janvier 1963, l'abbé de Nantes s'arrête sur le dogme de la Maternité divine de Marie : « *Tout au long de sa divine maternité, Marie ne souffrit rien, ni honte ni douleur. Dieu qui l'entourait de sa grâce et se la consacrait tout à la fois comme épouse et mère, ne permit pas que rien d'humain ne vienne outrager sa pudeur ni même meurtrir si légèrement que ce soit l'intégrité native de son corps virginal. Sollicitude inouïe, vraiment unique. Cette sainte enfant conçoit en son sein sans aucune de ces émotions des sens, à vrai dire honteuses, sans rien qui la profane ni la blesse. Oh ! comme déjà l'enfant d'une si aimable et si heureuse conception, toute spirituelle, devait être cher à sa mère, à bien des titres certes mais à celui-là particulièrement qu'il était venu en elle avec toutes les délicatesses d'un Père très bon.* »

Notre Père a beaucoup médité sur la Sainte Famille à Nazareth, puisqu'il est dit à l'article 2 de notre Règle que les frères désireront « *revivre auprès de la Sainte Famille tout le mystère de sa vie cachée* ». Mais enfin ! Nazareth est peu de chose dans l'Évangile. Eh bien ! Notre Père en tire d'admirables pages. Dans sa *LETTRÉ À MES AMIS* n° 22 (1957), il nous fait remarquer à la suite du Père de Foucauld que Nazareth n'est pas « *une Sainte Famille sans plus de religion qu'un quelconque ménage européen moderne, un Saint Joseph, une Vierge Marie aussi ignorants que nous nous plaçons à croire les gens de ce temps lointain !* », mais c'est « *l'adoration silencieuse et cachée de Jésus par les deux plus saintes âmes que la terre ait jamais portées* ». La meilleure façon de revivre Nazareth aujourd'hui n'est pas de s'embaucher comme menuisier, comme ouvrier, comme c'était la mode chez certains progressistes, mais de contempler Jésus-Hostie au tabernacle avec notre père saint Joseph et notre Mère la Vierge Marie.

La *PAGE MYSTIQUE* n° 52 développe avec une grande audace une idée chère à notre Père sur la

ressemblance physique de Jésus avec sa Mère. Il s'en sert ici pour défendre la virginité perpétuelle de Marie. « *Je jubile à la pensée de cet embrassement des trois divines Personnes vous tenant intimement unie dans un chaste et triple baiser, ô Femme en laquelle s'est formé le fruit de vie qui n'a d'autre Père que Dieu ! Je sais maintenant par la science tout le détail et l'humble ordonnancement de ce miracle auquel étaient prédisposées les lois de la nature. Je sais l'ovule singulier, portant votre code génétique, ô Marie, son ADN retenant tout l'héritage de votre race et tout votre caractère, prêt à repartir sous l'opération du Saint-Esprit dans la fantastique réplication qui formerait un nouvel être si parfaitement semblable à vous que nul fils jamais ne ressembla tant à sa mère. Je sais la modification des chromosomes XX en XY qui déterminerait le sexe masculin de l'enfant, imperceptible miracle de cette facile parthénogénèse...*

« *J'assiste comme au microscope électronique, à la minute bouleversante où ce fruit détaché de vous se fixe, se creuse un nid et réussit la première opération de son développement autonome. Alors l'âme de Jésus vit en votre sein, Dieu est parmi nous caché dans ce Sanctuaire pourpre, ô royal Emmanuel ! Ah, tout ce mystère est inconnu des humains et connu de Dieu seul. Aucun homme ne vous a approchée, ô Marie, aucun désir charnel ne vous a émue, ô Vierge, aucun sang étranger ne s'est mêlé au vôtre, Immaculée Mère de Jésus ! Cet enfant qui se nourrit amoureusement de votre substance, quand il quittera son premier abri terrestre n'en déflorera pas l'honneur. Miracle encore que le passage de votre fils aux fontaines scellées de votre sein, sans douleur, sans déchirures, sans effusion d'une seule goutte de votre sang.* »

En voici une dernière tirée de la *LETTRÉ À MES AMIS* n° 147 du 16 juillet 1963 : « *Ô mon Jésus, je voudrais te manger !* » Celle qui parle ainsi est la petite Marie de Nazareth qui, depuis qu'elle est mère, n'en est pas revenue de tant de joie. Magnificat ! Au plus fort de l'épreuve d'Égypte, au milieu des périls où elle a dû montrer un courage, un calme surhumains, il lui suffisait de revenir à son Enfant pour être aux anges et tout oublier. D'ailleurs, toutes les mères ne sont-elles pas ainsi ? et combien de pères, quand ils sortent de leur réserve habituelle, laissent paraître les mêmes trésors de tendresse ! Voilà bien le fonds humain de l'irrépressible amour de la chair pour son fruit [...]. La petite Marie a reçu du Bon Dieu son trésor, son bijou, son petit bébé à nourrir et bercer, son amour. C'est l'enchantement de toutes ses journées, et de ses nuits. Celui qui dira un jour « *la chair ne sert de rien* » s'abandonne en attendant aux tendresses charnelles de sa maman, et elle n'a garde de chômer en un si bel office. Chaque année a trois cent soixante-cinq jours et dans un jour il y a mille occasions pour elle de sourire à son petit, s'inquiéter de lui et encore trouver en lui joie nouvelle. Or, remarquez-le, chrétiens, c'est, en ce temps, le plus grand œuvre de Dieu dans l'univers. Le monde des étoiles roulait alors pour le

bien de notre machine ronde et toute cette grande terre, ses peuples, ses empires, n'avaient de prix aux yeux du Père que pour ces tendresses câlines, ces rires d'enfant, ces baisers charmants, cette tétée bienheureuse d'une Vierge ignorée à son petit Jésus. Cela occupait tout au long en ce temps le Conseil Auguste des Trois Personnes divines... »

Méditations tout à fait merveilleuses où l'on trouve à la fois la pensée doctrinale la plus rigoureuse et la plus conforme aux *dogmes*, ici de l'Incarnation, de la maternité divine et même de l'Eucharistie ; la présence du sentiment, du cœur, de la *dévotion* ; le tout dans une représentation très *réaliste* à la Saint-Ignace qui n'est ni une élucubration, ni un étalement de merveilleux et de miraculeux, car notre Père contemple des Personnes divines et des mystères qui existent. Il dépeint une réalité. Cela fait vraiment, nous semble-t-il, l'originalité de ses méditations.

POLÉMIQUE.

Sa dévotion pour la Sainte Vierge l'entraîne à polémiquer, à s'opposer à l'erreur, à défendre contre ses adversaires l'honneur de sa Mère. La polémique est certes une chose secondaire par rapport à la prière, à l'oraison, mais elle est un devoir quand se lèvent des ennemis de la foi.

Quand notre Père était curé de Villemaur, il s'en prit dans ses *LETTRES À MES AMIS* aux progressistes qui se moquaient des Légions de Marie, ou qui mettaient subtilement en question la virginité de la Sainte Vierge. Pendant le Concile aussi. Voici un extrait de la *LETTRE À MES AMIS* n°179 pour l'Assomption 1964 qui illustre bien l'opposition des deux partis progressiste et traditionaliste au sujet de la Sainte Vierge :

« Comment se fait-il que des hommes se lèvent, qui s'offusquent et se scandalisent de la dévotion que vous porte le bon peuple fidèle, de la tendresse et de la confiance inébranlable que vous manifestent vos filles et vos fils en tout lieu de la terre ? Que peut bien avoir d'exagéré cet enthousiasme, cette ferveur populaire ? [...]

« Je connais une paroisse de choc où l'on montre avec grande satisfaction une statue, de pauvre valeur artistique, mais de haute signification apostolique paraît-il. Un fichu sur la tête, le visage bien laid, une femme en tablier essuie une assiette ; un enfant est pendu à sa robe. "Tu vois, disait le curé à un jeune ouvrier, la Sainte Vierge était comme toi, une prolétaire", et l'adolescent, après un moment, de répondre : "Oui, mais elle est Reine aussi !" »

« Je vous laisse à décider qui des deux avait le plus grand amour, la vraie piété et la solide théologie, mais ce qui est sûr, c'est que le plus pauvre des hommes n'ayant pour toute richesse que sa religion, est heureux de savoir que la Vierge Marie est sa Mère et qu'elle trône au-dessus des anges dans le Ciel où elle l'attend ! Quant à laver les assiettes, ô Notre-Dame, vous l'avez fait sans doute, et

c'est pour nous un touchant exemple, mais il y a assez de bonnes chrétiennes pour le faire à votre place maintenant, ne serait-ce que dans les hôpitaux de Lourdes. Il vous appartient de régner... »

Dans sa *LETTRE À MES AMIS* n°200, du 25 mars 1965, notre Père s'en prend à la fausse piété des masduistes pour la Sainte Vierge. Ils ne cherchent pas à faire sa volonté, mais les énergies nécessaires qui éveilleront en leurs âmes l'amour du monde.

Le 14 juillet 1965, notre Père déplore que pour la première fois cette année, on donne si peu de relief au mois de Marie : *« De divers côtés, le clergé semble avoir mis une crânerie provocante à en supprimer les exercices et à en railler la dévotion... infantile. Cette piété n'a évidemment point de proportion avec le sérieux du Masdu et la vitalité de l'expansion socialiste ! Les grands constructeurs de la Cité humaine récitent-ils le chapelet ? On ne l'a jamais entendu dire. »* (*LETTRE À MES AMIS* n° 208)

Dans la CRC de décembre 1967, cette simple phrase de commentaire sur l'encyclique *POPULORUM PROGRESSIO* : *« Enfin le coup de grâce, pour tous ceux que la piété n'a pas abandonnés : Marie n'est pas nommée dans cette encyclique. »*

Ou bien cette *PAGE MYSTIQUE* n°41, écrite en janvier 1972, contre un journaliste, Georges Hourdin, qui avait écrit dans une revue catholique pour Noël des choses ignobles sur la Sainte Vierge.

« Il a fallu toute cette folle politique et cette fausse religion pour que, dans notre France, fille aînée de l'Église, quelqu'un vous morde au talon, avec un air dévot, et répande son blasphème dans le plus grand illustré de cette presse qu'on distribue dans nos paroisses à des millions de fidèles confiants et désarmés. Ils l'ont lu pour Noël : "Et voici qu'éclate en nous, une fois encore, devant cette imagerie rassemblée, la certitude que Dieu est bien venu sur terre, que Jésus de Nazareth est né de la Vierge Marie et de Joseph le charpentier." Né de la Vierge Marie et de Joseph le charpentier ! L'injure vous atteint tous les trois, Jésus, Marie, Joseph, en ce qu'il y a de plus intime, et de sublime, sublime, en votre sainte union, en votre incomparable et vraie famille. »

On pourrait multiplier les exemples, contre Paul VI, Congar, le cardinal Bêa, contre tous les théologiens minimalistes, progressistes, du Concile, c'est-à-dire contre ceux qui prétendaient parler de la Sainte Vierge avec mesure, alors qu'en réalité c'était pour la détruire.

THÉOLOGIE PROPRE.

Nous avons dit plus haut que durant cette période l'abbé de Nantes n'avait fait que répéter et approfondir la pensée de ses maîtres. Il a fait part en réalité sur la Sainte Vierge de plusieurs intuitions nouvelles.

1. LE RÔLE CENTRAL DE LA VIERGE MARIE

DANS L'ORTHODROMIE.

Très tôt, notre Père attribue à la Sainte Vierge un rôle central dans l'histoire du salut. Il la met au premier plan.

Nous avons retrouvé en 2011 dans les archives de notre Père une liasse de feuilles datée de 1956 sous le titre *BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE*. Le premier chapitre de ce recueil de méditations est intitulé : *Le Cantique de la Femme*. Le fil d'or, explique notre Père, qui traverse toute la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse, et qui explique l'orthodromie de la révélation divine, est la Femme, la Vierge Marie, l'Immaculée, dont toutes les femmes épisodiques sont les figures prophétiques, préparant, de siècle en siècle, l'annonce faite à l'Immaculée Conception.

2. LA VIERGE MARIE EST L'ÉGLISE À ELLE SEULE.

Une autre idée importante est celle qui consiste à dire que la Vierge Marie est l'Église à elle toute seule.

Au Concile, Paul VI avait défini Marie *Mère de l'Église*. Pour une fois que le Pape allait plutôt dans le bon sens, notre Père l'avait soutenu. Mais une dizaine d'années plus tard, notre Père revient sur cette idée et démontre que c'est une erreur théologique. D'abord, il rappelle que Paul VI avait pris cette initiative pour qu'on ne lui reproche pas son refus de définir le dogme de Marie Médiatrice afin de ne pas contrarier les protestants. Ensuite, il soutient qu'il est faux de dire que Marie est Mère de l'Église, car la Vierge Marie fait partie de l'Église. Une maman n'est pas la mère de LA famille, elle n'enfante pas la famille dans son entier, comme extérieure à la famille. Mais elle est mère de famille, elle fait partie de la famille. Notre Père affirme que la Sainte Vierge fait partie de l'Église et qu'Elle est la personnification de l'Église, la Femme parfaite, le modèle. « *L'Église, c'est Elle, dans un point du temps et dans la dignité de la sainteté. Tout le mystère de l'Église, tout le mystère de l'Épouse de Dieu, toute cette "Jérusalem dont l'Époux est ton Créateur" (Is 60) est là dans ce sein virginal, dans ce Cœur très pur. Et nous, nous sommes tirés d'Elle. Nous sommes ses enfants. Nous sortons, nous jaillissons de son Cœur au pied de la Croix. Elle est notre Mère, nous sommes ses enfants, mais la Jérusalem nouvelle est la Vierge Marie par excellence. Il est vrai que l'Église est aussi notre Mère, parce que l'Église nous donne la vie par les sacrements. Il faut donc dire que la Vierge et l'Église sont notre Mère, l'une et l'autre. Et c'est pour cela que la Vierge est le type même et l'image de l'Église.* »

3. MARIE, ÉPOUSE DU VERBE.

Une autre idée tout à fait originale de notre Père et qui aura des implications immenses est l'analyse

qu'il fait des relations de la Vierge Marie avec les trois Personnes divines. Cette analyse découle de sa métaphysique relationnelle qu'il n'exposera qu'en 1981.

Dans sa retraite de communauté prêchée en 1965 intitulée *LE MONASTÈRE IDÉAL*, notre Père explique quelles sont les relations de la Sainte Vierge avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Jusqu'à notre Père, les grands dévots disent que la Vierge Marie est la Fille du Père, la Mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit. Notre Père a toujours contesté cette vision.

Fille du Père, oui elle l'est et plus que n'importe quelle autre créature comme créature comblée de toutes les perfections. Nous reviendrons sur cette réalité que notre Père a beaucoup approfondie et renouvelée.

Mère du Fils, Mère de Jésus, oui bien sûr elle l'est selon l'ordre de la chair. Mais pas seulement. Quand on lit les prophètes Osée, Ézéchiël, Isaïe, et tout particulièrement le *CANTIQUE DES CANTIQUES*, nous voyons que cette fille de Dieu qu'est Israël est appelée à être son épouse. Israël appelle son époux avec ardeur, tout en constatant son indigence. L'humanité appelle son Dieu à descendre, à devenir son Sauveur, son frère, son Ami et vraiment son Époux, qu'Il se fasse son égal pour la prendre toute à lui. Lorsque le Verbe se fait chair dans le sein de la Vierge Marie, ce sont les épousailles du Verbe et de l'humanité, mais dans sa figure la plus sainte, la Vierge Marie. Le *fiat* de la Vierge Marie à l'Ange est le "oui" de l'épouse le jour de son mariage. « *Et ainsi, il fallait que ce soit la Vierge qui, par son acte propre d'adhésion, de consentement, appelle le Dieu fait homme sur terre et lui donne une chair, lui donne sa vie humaine* », explique notre Père. Plus tard au Calvaire, Jésus est le nouvel Adam, l'Époux par excellence, et Marie la nouvelle Ève, l'Épouse du Verbe, notre Mère à tous.

Quant au *Saint-Esprit*, il n'est pas l'Époux, mais l'âme de la Vierge Marie. La correction est importante. Le Saint-Esprit est l'âme de l'âme de la Vierge Marie, Il la sanctifie. Elle est le Temple du Saint-Esprit.

Cette vision théologique de notre Père des relations de la Sainte Vierge avec les Personnes de la Sainte Trinité est extrêmement importante. Elle est au fond de toutes ses explications du mystère de la Vierge Marie. Les apparitions mariales des deux derniers siècles prennent elles-mêmes sous ce jour un relief, une primauté, une priorité extraordinaires, car toutes les paroles de ces apparitions sont reprises et analysées par notre Père comme n'étant pas seulement des invitations à la dévotion, mais des paroles de l'Épouse du Christ, de la Reine des Cieux, de celle à qui le Christ a tout remis et de qui doit venir la victoire.

En 1965, notre Père ne se rend peut-être pas compte des implications qu'auront ses intuitions, mais on peut dire qu'elles le disposent à comprendre le dessein que le Bon Dieu a sur la Sainte Vierge pour nos derniers temps et qu'il exposera plus tard.

FATIMA.

En même temps, notre Père considère déjà Fatima comme l'événement majeur du vingtième siècle. C'est déjà une spécificité de notre Père. Notre-Dame de Fatima n'est pas simplement une dévotion particulière, mais la clef qui éclaire les combats des derniers temps. En 1958, notre Père écrit : les apparitions de Lourdes « *me semblent comme celles de Fatima des aides extérieures, extraordinaires, mystérieusement liées aux combats et aux bouleversements de la fin des temps (...)* » (*LETTRE À MES AMIS* n° 38, juillet 1958).

En janvier 1960, notre Père rappelle les propos de Khrouchtchev qui déclare que 1960 sera l'an I de l'expansion du communisme mondial, mais il affirme que ce sera aussi l'année de la révélation du Secret de Fatima. L'élite et les masses catholiques sont tellement égarées, écrit-il, qu'il n'y a plus d'espoir que dans l'Église. « Sera-ce le troisième Secret de Fatima qui doit être dévoilé le 13 mai prochain ? Sera-ce le Concile ? » (*LETTRE À MES AMIS* n° 63, janvier 1960) À l'époque, notre Père n'imaginait pas que le Concile ne dirait rien contre le communisme.

Dans cette optique, notre Père, qui était curé de Villemaur, avait préparé ses paroissiens à recevoir la troisième partie du Secret qui devait être révélée au plus tard en 1960. Mais un communiqué de presse du Vatican annonça qu'il ne serait « *jamais* » (sic) divulgué au monde. La déception des fidèles et le discrédit sur l'Église furent immenses. Mais pour notre Père, le plus grave était que le pape Jean XXIII manifestait son mépris pour Fatima, seul remède contre les hérésies et contre le communisme. Cela n'augurait rien de bon pour le Concile.

Indigné par ce refus de la hiérarchie d'obéir à la Sainte Vierge pour notre salut, l'abbé de Nantes demandera chaque année pendant quarante ans que Rome dévoile ce Secret.

Deux ans plus tard, notre Père eut une nouvelle occasion de prendre parti pour Fatima contre Rome infidèle. En effet, le Père Fuentes, qui se préparait à devenir le postulateur des causes de béatification de François et Jacinthe, avait obtenu d'interroger sœur Lucie en 1957. La voyante lui exprima alors son angoisse pour le salut des âmes face au refus de l'Église de répondre aux demandes de Notre-Dame : « *N'attendons pas que vienne de Rome un appel à la pénitence* », *il faut réciter le rosaire, se vouer au Cœur Immaculé pour sauver son âme et celle de son prochain, les âmes se perdent en grand nombre.*

En 1959, la relation du Père Fuentes fut publiée au Portugal et fut immédiatement désavouée par la curie épiscopale de Coïmbre, et son auteur ne fut jamais nommé postulateur. Quant à sœur Lucie, Rome donna des consignes pour lui interdire de parler avec les gens de l'extérieur. Or, dès qu'il eut connaissance de l'entretien, notre Père en discerna avec une exceptionnelle clairvoyance l'importance et décida, en juin 1962, de le porter à la connaissance de tous les abonnés de ses *LETTRES À MES AMIS*.

Très souvent, notre Père revenait sur Fatima car il considérait que c'était la pierre d'achoppement entre progressistes et traditionalistes. C'est ce qu'il fit encore au sujet du Concile. Il écrivait le 25 septembre 1964 : « *Reconnaissons plutôt franchement que le Concile a été pour le progressisme un incomparable instrument de propagation !* » Et il expliquait que la solution était de mettre à l'ordre du jour « *la condamnation du collectivisme et du laïcisme, la proclamation du message de Fatima et la consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie, l'analyse du progressisme et sa condamnation, la mise à l'Index de Teilhard et de quelques autres* ».

À Noël 1966, notre Père installe la statue de Fatima dans notre chapelle, « *signe de l'importance qu'[il attachait] à cette dévotion et au message de la Vierge* ».

Après tant d'occasions manquées, notre Père aurait voulu que le pape Paul VI profite de son pèlerinage à Fatima en 1967 pour se tourner enfin vers la Vierge Marie. Ce serait un signe céleste. Dans le *LIVRE D'ACCUSATION* qu'il adressera au Pape en 1973, notre Père dit son espérance : « *Il me semblait que tous ces scandales, cette atmosphère de schisme, ces soupçons d'hérésie que nous portions comme une chape de plomb, se dissiperait si vous alliez en pèlerinage à Fatima. D'un coup, nous retrouverions toute notre confiance et notre amour filial, lavés comme par un baptême de grâce. Et puis, là-bas, vous deviez, vous ne pouviez faire autrement que de prier la Sainte Vierge Marie avec l'immense foule catholique, loyale, traditionnelle, et ensuite laisser parler la Mère de Dieu, notre mère tutélaire, révéler son troisième secret et obéir à ses demandes.* » Las ! après cette visite, nul espoir ne subsista plus. Il était trop visible, que le Pape était venu là « *non pour implorer la paix de la Vierge Marie mais pour la demander aux hommes, non pour sanctifier votre cœur et le purifier de la souillure de Manhattan mais pour imposer ici même, dans le domaine de Marie, le Monde de Manhattan. Vous étiez venu pour profaner Fatima !* » (*LIBER ACCUSATIONIS I*, p. 91) Le Pape refusa même d'accorder à sœur Lucie l'entretien particulier qu'elle lui demandait. « *Sous l'objectif de la télévision et cent appareils de photos qui crépitaient, aux yeux de tous, elle pleure. Elle ne pleure pas sur elle, mais sur nous et, soyons-en certains, le Ciel pleure avec la confidente de la Vierge Marie, éconduite.* » (*LETTRE À MES AMIS* n° 246)

Notre Père concluait le récit de cette profanation dramatique par cette accusation : « *Alors, pourquoi être allé à Fatima ? Depuis votre Pèlerinage, c'est comme si Vous l'aviez tuée. Personne au monde n'en parle plus jamais, ni des volontés de Dieu qui y ont été signifiées, ni de la conversion de la Russie, ni du Secret, ni des pratiques de dévotion recommandées et surtout de "la récitation du Saint Rosaire pour la paix" que Lucie vous avait demandé d'"intensifier" de vive voix ce fameux 13 mai. Comment avez-Vous fait ? La réponse est simple : Vous avez substitué votre Message à celui de la Reine de la Paix.* »

Durant toutes ces années, notre Père ne cessa de revenir sur la question de Fatima. Voici par exemple un télégramme que notre Père envoya au Pape après la grande réunion de la Mutualité du 19 octobre 1974 : « *2500 catholiques réunis à l'appel de la Contre-Réforme Catholique prient, supplient le Saint-Père de publier pour l'année sainte le troisième Secret de Notre-Dame de Fatima, pour la conversion des âmes, la réconciliation chrétienne, le salut du monde* » (CRC n° 86). Ce message resta encore une fois sans réponse !

À cette époque déjà, notre Père ne manquait pas une occasion de demander au Pape de se tourner vers Notre-Dame de Fatima. Le salut ne pouvait venir que de là. Sauf que notre Père insistait surtout sur la révélation du troisième Secret, sur la consécration du monde et sur la dévotion que chacun doit avoir pour le Cœur Immaculé de Marie. Dans les années 1980, notre Père corrigera certains points et ira beaucoup plus loin. Mais il semble évident que la dévotion de notre Père pour Fatima sort du cadre intime pour se faire ecclésiale. La solution à la crise de l'Église et du monde réside dans la réponse aux demandes de Fatima. Dès cette époque, même sans qu'il y revienne chaque mois, Notre-Dame de Fatima occupe déjà une place centrale dans sa pensée.

1977-1985 :

RETRAITES MARIALES À JOSSELIN

Après la forfaiture du pape Paul VI en 1973 refusant de répondre aux accusations du premier Liber, et dans une France giscardienne de plus en plus décadente, notre Père n'espérait plus rien de Rome et de la politique. Il ne voyait de solution que dans la Sainte Vierge.

De façon providentielle, notre Père fut invité à cette époque à prêcher chaque année une session de deux jours à Josselin, en Bretagne, au mois de mai ou juin, chez monsieur Lévesque, un fidèle ami. De 1977 à 1985, ces *Journées bretonnes* sont toutes consacrées à la Sainte Vierge et marquent un essor de la pensée et de la dévotion de notre Père pour Elle.

En 1977, dans sa retraite intitulée *LE DESSEIN DE DIEU*, il expose le rôle central de la Sainte Vierge dans l'histoire sainte, dans l'histoire de nos vies par-

ticulières et dans l'histoire de l'Église. En 1978, il montre, à la suite de sa grande étude sur la mystique exposée tout au long de l'année à la Mutualité, en quoi la Vierge Marie fut la mystique (*MYSTIQUE MARIALE*). En 1980, dans *THÉOLOGIE MARIALE*, il compare les doctrines traditionnelles et contemporaines des théologiens sur la Sainte Vierge. En 1981, il fait une étude complète et magistrale sur Fatima. En 1982, il prêche sur *LE SAINT CŒUR DE JÉSUS ET DE MARIE*, dévotion suscitée par le cardinal de Bérulle, par saint Jean Eudes et par saint Louis-Marie. En 1983, il expose la vie et la doctrine de *SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT*. En 1984, il montre la place centrale de la Sainte Vierge dans l'histoire de *FRANCE, ROYAUME DE MARIE*. Et en 1985, il fait un commentaire littéral du livre de *L'APOCALYPSE*.

Deux points importants.

LA THÉOLOGIE DU MYSTÈRE DE MARIE.

La théologie, explique notre Père, consiste à introduire la raison dans le mystère pour essayer de comprendre les choses du point de vue de Dieu. Dans sa retraite de 1980, *THÉOLOGIE MARIALE*, notre Père refait la théologie du mystère de la Vierge et se pose la question : quelle est l'idée majeure de Dieu sur la Sainte Vierge ? Voilà la question centrale ! Sur cette question, deux visions s'affrontent.

La première tourne autour du privilège de la Maternité divine de la Sainte Vierge. C'est le système qu'on apprenait au séminaire de Saint-Sulpice. Au commencement des temps, Dieu crée le genre humain sur la terre, Adam et Ève. Ceux-ci commettent le péché et tombent dans le néant. Dieu choisit de rétablir l'alliance et de sauver les hommes par la rédemption. Pour cela, il décide d'envoyer son Fils, de l'incarner et le faire mourir sur la Croix. Pour l'incarnation, le Père choisit la Vierge Marie à qui il donne le privilège de l'Immaculée Conception en vue d'être la Mère de Dieu.

Dans ce système, Marie reçoit toutes les grâces nécessaires parce qu'Elle doit être digne d'être la Mère du Sauveur. Étant la Mère de Jésus, Dieu lui donne de participer à toute l'œuvre divine et de monter au Ciel.

Dans ce système, tout s'explique par le privilège de la Maternité divine. C'est juste, mais imparfait, car si Dieu a aimé Marie parce qu'elle a accepté de devenir sa Mère, cela laisse supposer que Marie aurait pu refuser ou que Dieu aurait pu choisir une autre femme, ce qui nous paraît impossible. En outre, c'est donner au péché d'Adam un rôle déterminant dans le dessein divin ; sans le péché, pas de Vierge Marie Immaculée ?

Notre Père propose une autre solution. Selon lui, Dieu n'a pas aimé la Vierge Marie parce qu'elle est devenue sa Mère, mais c'est parce qu'Il a toujours aimé la Vierge Marie qu'Il en a fait sa Mère, ce qui est tout différent.

Pour aboutir à cette conclusion, notre Père ne prend pas le dogme de la Maternité pour principe, mais sa métaphysique relationnelle qui pose avant tout la filiation de la Vierge Marie à Dieu le Père. Dieu le Père a créé la Vierge Marie avec un amour sans pareil, Il l'a faite sa Fille plus qu'aucune autre créature. Il l'a aimée, Elle. Et Il l'a aimée de telle manière qu'il voulait en faire la Mère de son Fils. La Vierge Marie n'était pas *un moyen* pour permettre au Bon Dieu de nous sauver, mais *Il l'a aimée elle*, avant toute créature. Et Il lui a donné toutes les perfections possibles (l'Immaculée Conception, sa virginité absolue, son Cœur Immaculé...) parce qu'Il l'aimait. De ce point de vue, il est évident que la Sainte Vierge devait faire partie du plan de Dieu d'une manière éminente.

Dans le premier cas, Dieu choisit la Vierge Marie parce qu'il lui faut quelqu'un. Dans celui de notre Père, Dieu a continué son œuvre de Rédemption avec la Sainte Vierge, parce qu'Il l'aimait tellement qu'il ne pouvait pas en être autrement. Quelle révolution ! Cette théologie mariale nous ouvre sur une nouvelle compréhension du mystère de la Vierge Marie et sur une plus grande dévotion, car en pénétrant mieux son mystère, on l'aime davantage.

TOUT SUR FATIMA.

Au début de l'année 1981, la communauté écouta au réfectoire une conférence de l'abbé Pierre Caillon sur Fatima, intitulée *L'ÉPOPÉE MARIALE DE NOTRE TEMPS*. Ce prêtre disait que « *quand la Russie se convertira, tous les hommes, dans l'univers entier, se dresseront sur la pointe des pieds pour voir ce qui se passe. Ce sera le triomphe du Cœur Immaculé de Marie.* » Dans sa conférence, il parlait de l'importance des premiers samedis du mois et de la consécration de la seule Russie. Cela saisit beaucoup notre Père qui, sans attendre, décida de faire pour la première fois les exercices du premier samedi du mois en communauté le 7 février suivant.

Notre Père prépara également une étude complète sur Fatima pour la session de Josselin prévue le 30 mai, en s'appuyant sur l'excellente étude du Père Joaquin Maria Alonso, clarétain espagnol, devenu l'expert officiel de Fatima au début des années 1970. Ce dernier avait préparé une étude de vingt volumes de huit cents pages chacun sur les apparitions, mais que son évêque, Mgr do Amaral, refusait de publier. Le Père Alonso avait toutefois fait connaître sa pensée par divers articles.

Cette prédication de notre Père sur Fatima redoubla d'intérêt avec l'attentat qui eut lieu contre Jean-Paul II sur la place Saint-Pierre le 13 mai 1981. Notre Père vit cet attentat comme un avertissement du Ciel pour que le Pape fasse la consécration de la Russie voulue par la Sainte Vierge.

À partir de ce moment-là, notre Père insista sur Fatima bien plus souvent qu'avant. Il demandait toujours la révélation du troisième Secret, mais insistait aussi sur de nouveaux points :

Notre Père ne parla plus de « *la consécration du monde et particulièrement de la Russie* », mais de la Russie seule. « *C'est stupéfiant ! On n'a jamais vu ça dans l'histoire passée du monde ! [...] Tout dépend dans l'histoire du monde du fait que le Pape obéira ou n'obéira pas à la demande que le Ciel lui fait de consacrer la Russie au Cœur Immaculé de Marie [...].* » (LOGIA du 20 juin 1982)

Il voulut également que l'on pratique en communauté la dévotion réparatrice des premiers samedis et que l'on encourage nos amis à dire le chapelet tous les jours. « *La petite chose que Dieu nous demande, nous ne la faisons pas, et beaucoup d'entre nous, en ce moment, doivent se frapper la poitrine (...). "Moi, qu'ai-je fait, avant d'accuser les autres ?" Il faut s'y mettre !* » (TOUT SUR FATIMA, 31 mai 1981)

Notre Père insista très souvent sur ces pratiques qu'il fallait faire en esprit de réparation des offenses faites au Cœur Immaculé. Le salut du monde « *est dans le chapelet, dans la consécration de nos âmes, de nos familles, au Cœur Immaculé de Marie. Le salut de la France est là et pas ailleurs.* » (LOGIA, 27 juin 1982) En 1991, à la suite de la guerre du Golfe, notre Père décida d'ouvrir la maison Saint-Joseph chaque mois pour que les familles puissent suivre les exercices des premiers samedis.

Et enfin, convaincu par la démonstration du Père Alonso, il adopta l'idée que la troisième partie du Secret ne révélait sans doute pas des châtements matériels, mais spirituels, à caractère religieux : l'annonce de l'apostasie moderne que nous vivons depuis 1960.

D'une certaine manière, notre Père prit la suite du Père Alonso dans la défense de Fatima, car celui-ci mourut en décembre 1981 et personne dans l'Église, à part notre Père, ne défendit l'intégralité du message de Notre-Dame. Deux ans après (1983), *TOUTE LA VÉRITÉ SUR FATIMA* sortait de nos presses.

1989 - 2000 :

LA PLACE CENTRALE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Après le départ d'une partie de la communauté en 1989, notre Père se sentit beaucoup plus libre de parler, en particulier sur la Sainte Vierge, ce qui fait que les années 1990 furent d'une fécondité extraordinaire. Entre 1981 et 1989, on compte 110 sermons sur la Sainte Vierge dont 60 sur Fatima, tandis qu'à partir de 1989, notre Père prêcha 500 fois sur la Sainte Vierge dont 200 sur Fatima et le Cœur Immaculé de Marie. Dans ces sermons, notre Père ouvre véritablement son cœur à l'Immaculée. C'est d'une très grande richesse !

Toutefois, il faut bien se rendre compte que cette fécondité alla de pair avec des persécutions. Plus il s'engagea derrière l'Immaculée, plus il eut de lumières sur son mystère, mais plus aussi s'exercèrent sur lui les épreuves venant de Rome et de la République. Nous comptons parmi celles-ci les mensonges répétés de Rome au sujet de la consécration de la Russie de 1981, 1982, 1984, puis les lettres apocryphes de sœur Lucie en 1989 ; en 1986, la réunion d'Assise que notre Père dénonça violemment, ce qui lui valut de la part de l'épiscopat les premières accusations de secte pour le faire taire ; en 1987, son appel au jugement de Dieu contre Mgr Lustiger et en 1988, les trahisons de Le Pen et de Mgr Lefebvre, autant d'affaires qui furent la cause de nombreuses défections et d'opposition dans nos rangs ; en 1988 toujours, la mort de Mamine, sa mère, et le reniement du Saint Suaire par l'Église elle-même ; à partir de 1989, une série de départs de frères et de sœurs qui laissèrent une plaie vive au cœur de notre Père ; en 1993, la dénonciation des douze hérésies majeures du *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE*, suivie de la forfaiture du Saint-Office et de celle de la Signature apostolique quelques années plus tard ; en 1996, les nouvelles accusations de secte et l'exil de notre Père à Hauterive en Suisse, et enfin en 2001 les perquisitions de la gendarmerie.

Il n'y a pas une année où notre Père ait été épargné. Ces persécutions furent de plus en plus graves et violentes, et si notre Père a pu tenir, ce fut par un abandon toujours plus grand en l'Immaculée.

Il est impossible de reprendre le fil chronologique des pensées de notre Père sur l'Immaculée. On le retrouve très bien retracé dans le livre de frère Bruno *GEORGES DE NANTES, DOCTEUR MYSTIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE*. Nous ne garderons ici que les idées majeures.

PURETÉ POSITIVE.

À la fin des années 1980, accusé ignominieusement d'avoir créé une secte et d'avoir prêché une "fausse mystique", l'abbé de Nantes s'employa à expliquer ce qu'est la vraie mystique en enseignant l'humilité et la pureté, qui sont précisément les vertus propres à l'Immaculée, par le *chemin bas de la perfection* et la *pureté positive*. Arrêtons-nous sur cette dernière.

Notre Père explique que chez les meilleurs la pureté est une pureté *négative* qui consiste seulement à mortifier ses passions et ses mauvais désirs. Mais alors la pureté est une vertu qui n'est jamais très forte, car toujours tournée vers le mal qu'elle doit combattre.

Tandis que, pour notre Père, la pureté n'est pas simplement le rejet du péché, mais avant tout la perfection de l'Amour. Il faut d'abord regarder la Sainte Trinité. Il faut contempler cette magnificence de l'Amour que le Père a pour le Fils dans la Sainte Trinité. Le Père

donne tout ce qu'il a à son Fils, mais ensuite par le baptême nous devenons fils de Dieu et nous sommes appelés à aimer tout ce que le Fils nous a donné de son Père : Lui-même, la Vierge Marie, le Ciel, l'Eucharistie, les vertus.

« *La Vierge Marie nous donne une autre vue qui est d'imiter la pureté divine des trois Personnes divines. Cela consiste à ce que l'amour soit porté vers le prochain d'une manière généreuse, à se donner pour le servir, à le chercher pour son bien et non pour le nôtre. La poix, au contraire, si vous en prenez un peu dans votre main, elle s'y attache et vous arracherait plutôt la peau que de vous lâcher. Elle attire à soi, pour soi. C'est une impureté, une saleté. Mais les saints sont tellement absorbés dans l'amour du Christ et de la Vierge Marie que dans les rapports qu'ils ont avec le prochain, ils sont enclins à imiter cette vertu qu'ils voient dans la Vierge Marie, qui est une vertu de douceur, de service, de générosité sans fin, avec la joie d'aimer et d'être aimé.* » (*PURETÉ POSITIVE*, p. 9)

Et dans la suite de son enseignement, notre Père explique ce que sont la pureté de l'esprit, celle du cœur et celle des œuvres. Par cette prédication merveilleuse, notre Père donne une nouvelle façon d'apprécier la vertu et de vivre en elle. Au lieu de regarder vers la terre, on regarde en haut les Cœurs de Jésus et de Marie. Cette prédication concrète est mariale, puisqu'elle nous engage à pratiquer la vertu de pureté en son esprit, son cœur et sa vie, en regardant l'Immaculée et en lui demandant ses grâces.

LA PRÉEXISTENCE DE L'ÂME DE LA SAINTE VIERGE.

Notre Père commençait de réfléchir sur ce mystère depuis quelques années. En 1984 et 1987, il médita sur la signification du Nom d'Immaculée Conception en lisant saint Maximilien-Marie Kolbe. En 1989, il eut des lumières sur la Sainte Colombe qui le conduisirent à conclure à la préexistence de la Sainte Vierge. Et le 8 décembre 1991, notre Père reçut de nouvelles lumières sur l'Immaculée Conception.

En méditant sur l'antienne « *Qui est celle-ci qui s'avance ?* » notre Père dit ces paroles stupéfiantes : « *Elle est là, au milieu de nous, en tête. Radieuses apparitions au commencement des temps (...). Cette apparition est dès au commencement des temps. Toute la Sainte Écriture nous le proclame et tous les textes liturgiques, en particulier de cette fête de l'Immaculée Conception, nous le répètent avec insistance et nous le donnent à aimer. Les grands saints des temps modernes : saint Louis-Marie Grignion de Montfort, saint Jean Eudes, saint Maximilien Kolbe nous montrent à quel point l'Immaculée Conception est un mot secret, un mot sans fond. Elle est la Conception de Dieu, elle est l'Idée, la Pensée de Dieu, la plus profonde, la première et la dernière, relative à notre création.*

« *Elle est là au commencement des temps, pour ainsi dire en deçà d'Adam et Ève qui sont comme deux pauvres*

petits enfants perdus, surtout après leur chute, mais elle, elle est déjà là et Dieu fait allusion à elle en promettant un Sauveur qui sera le Fils de la Femme, de cette Femme d'avant et cette Femme des derniers temps. »

Et notre Père en venait à faire dans son sermon de la messe de ce même jour cette hypothèse merveilleuse :

« Dieu n'aurait-il pas créé l'Âme de la Vierge Marie au début des temps ? Évidemment, son corps est tout entier pris dans le temps, dans l'espace. Il est conçu dans le sein de sa mère et elle a vécu une existence terrestre et maintenant nous savons que son corps est éternellement dans le Ciel. Mais son âme ? (...) L'âme de la Vierge Marie n'aurait-elle pas pu être accordée par le Père et le Fils à l'Esprit-Saint pour cette expiration par laquelle Il manifeste leur Amour. »

« Alors, au moins déjà au commencement des temps, avant d'avoir créé le ciel et la terre et même les anges, l'âme de la Vierge Marie, séparée, déjà possédée par la flamme de l'Esprit-Saint est visible au Christ et à son Père. Exultation. Quand les anges sont créés, ils admirent déjà cette âme, cette première de toutes les créatures, ils s'inclinent devant elle et ceux qui ne se sont pas inclinés devant elle, ce sont les démons qui sont tombés en enfer et qui n'en sortiront plus jamais. Cette âme de la Vierge a assisté à la création et les paroles que nous avons lues dans l'Épître nous deviennent extraordinairement instructives. » (LOGIA du 8 décembre 1991)

À partir de ce moment-là, notre Père ne parle plus que de l'Immaculée, même si sa doctrine mariale n'est pas encore pleinement achevée.

CIRCUMINCESSANTE CHARITÉ DIVINE.

Lors de la prise d'Habit de notre frère Gabriel de Saint-Jean au Canada, le 22 août 1993, fête du Cœur Immaculé de Marie, stimulé sans doute par l'exemple du saint frère Gabriel Mossier que notre Père avait donné comme patron à notre frère, notre Père prend la liberté de réciter le chapelet d'une manière plus tendre, en changeant *“Je vous salue”* en *“Je vous aime, ô Marie ! pleine de grâce...”* « Nos frères et sœurs de là-bas, et les amis présents à la cérémonie, écrit frère Bruno, se mirent à réciter le chapelet avec ce *“Je vous aime, ô Marie !”* qui incendiait leur cœur, et nous de même. Autant d'Ave, autant d'actes d'amour, comme d'un enfant qui couvre sa mère de mille baisers pour la consoler de tant d'injures que lui font ceux qui ne l'aiment pas. »

Notre Père appellera cette nouvelle adresse à la Vierge Marie : *« la plus pieuse invention de ma vie et la plus merveilleuse »*.

Un autre exemple de cette nouvelle flamme qui embrase notre Père.

Dans sa retraite de 1993 intitulée *CIRCUMINCESSANTE CHARITÉ DIVINE*, retraite reprise et développée en 1997

et en 1998, notre Père médita sur de nombreux textes de la Bible et de la mystique mariale chers à son cœur et développa l'idée que le centre de l'histoire du Salut, c'est la Sainte Vierge. Que si le Bon Dieu a créé le monde, c'était pour la Sainte Vierge ; que si nous avons été épargnés par la colère divine après le péché d'Adam, c'est parce que la Sainte Vierge était là auprès de Dieu intercédant pour nous rouvrir le Paradis perdu ; que si Jésus était mort sur la Croix, c'était en accord et avec la coopération de la Sainte Vierge ; et que si encore aujourd'hui nous voulons obtenir notre Salut, nous devons en demander la grâce à la Sainte Vierge.

Après cette retraite, notre Père confia : *« Il me semble que cette retraite d'automne 1993, à l'automne de ma vie, est comme une vendange des meilleurs fruits de notre vigne. »* En réalité, ce n'était que le début d'une vendange qui n'allait plus cesser jusqu'à ce que notre Père ne puisse plus parler.

LE CŒUR EUCHARISTIQUE DE JÉSUS-MARIE.

La retraite d'automne 1994 sur la messe conduisit notre Père à prêcher tout au long de l'année suivante sur le *CŒUR EUCHARISTIQUE DE JÉSUS-MARIE*. Encore une nouveauté et un progrès dans la dévotion mariale ! Jusque-là on ne parlait que du culte du *Cœur Eucharistique de Jésus* qui consiste à honorer l'acte d'amour par lequel Jésus laisse déborder toutes les richesses de son Cœur en instituant le sacrement de l'Eucharistie.

Notre Père reprend cette dévotion, complètement abandonnée aujourd'hui, et y ajoute un nom, celui de Marie, *« car, disait notre Père, Jésus et Marie sont inséparables en toutes choses »* (LOGIA 29 juin 1995) et il explique, tout au long de ses prédications, que non seulement *« toutes les richesses de prédications, de miracles, de mansuétude envers les bons, de délivrance des possédés »* de Jésus, pendant sa vie terrestre, sont sorties du *Cœur de Jésus et de Marie*, comme d'un désir, d'un projet commun qu'ils avaient ensemble pour nous sauver, mais que ce qu'ils voulaient par-dessus tout était de nous offrir le Corps et le Sang de Jésus dans l'Eucharistie pour susciter dans nos cœurs un amour semblable et nous faire récolter ainsi des fruits de grâces et de sainteté. Notre Père dit même que c'est la Sainte Vierge qui eut l'idée de ce sacrement de l'Eucharistie et qui l'a demandé à Jésus pour nous... ce que Jésus a accepté de faire par amour pour Elle.

Notre Père ramène la Sainte Vierge au centre de tout, en toute occasion. Ici, Elle est non seulement aux côtés de Jésus, Corédemptrice, collaboratrice, épouse fidèle, participante active dans toutes les étapes de notre rédemption, mais Elle en est même l'initiatrice. À Cana, fait remarquer notre Père, n'est-ce pas

Elle qui demande à Jésus d'avancer son Heure et de faire le miracle. Et Jésus obéit...

En 1995, notre Père se lança dans l'étude du bienheureux Jean Duns Scot. La pensée de ce docteur du moyen âge est difficile et demande toute une étude que frère Jean Duns nous fera. Disons ici que la doctrine de ce saint franciscain encouragea beaucoup notre Père à suivre ses intuitions sur l'Immaculée Conception. Plusieurs correspondants avaient émis des objections contre la préexistence de l'âme de la Sainte Vierge. Notre Père hésitait, ne voulant point forcer les gens. Mais en apprenant comment le bienheureux Jean Duns avait défendu le privilège de l'Immaculée contre tous les théologiens de son époque, notre Père n'hésita plus et envisagea même de revoir toute notre doctrine à la lumière du mystère de l'Immaculée, selon son intuition. Une nouvelle étape était franchie.

LA PLACE CENTRALE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Au mois de mai 1994, une initiative de notre Père avait enflammé toute la Phalange. Notre Père avait décidé que la Ligue se rendrait en pèlerinage à Fatima le 13 octobre 1996. Il l'annonce comme une croisade à entreprendre « *en toute sagesse, contre le démon, contre le monde et contre nous-mêmes, au Nom de l'Immaculée Mère de Dieu, médiatrice, auxiliaire* ». C'était, d'un coup, placer le Cœur Immaculé de Marie au centre de la Phalange et de nos pensées.

Pour nous préparer, notre Père entreprit une série de prédications sur le *Pater*, sur l'histoire de la Santa Casa de Lorette et sur plusieurs manifestations et sanctuaires marials desquels il tira de nombreuses leçons. Les leçons tirées de l'histoire de Notre-Dame des Victoires et de La Salette sont particulièrement importantes.

En effet, le 10 janvier 1996, le "rapport Guyard" sur "les sectes en France" était rendu public. Il dressait la liste des 172 mouvements pouvant « être qualifiés de sectaires » au sens fort, et présentant « une inquiétante dangerosité [sic] ». Parmi eux, la « Communauté des petits frères et petites sœurs du Sacré-Cœur », rangée parmi neuf « sectes pseudo-catholiques ». Notre communauté était ainsi désignée à la vindicte publique, notre mise à mort programmée.

Huit jours plus tard, notre Père confia cette grosse intention à Notre-Dame des Victoires et se rendit en pèlerinage en son sanctuaire parisien. Là, il découvrit l'histoire de l'abbé des Genettes qui, après avoir entendu une voix céleste le lui ordonner, consacra sa paroisse au Cœur Immaculé de Marie, le 3 décembre 1836, et vit aussitôt Notre-Dame des Victoires remplir le monde de ses miracles. Enthousiasmé, notre Père décida de faire de même : « *J'ai confié l'affaire à ce pitoyable abbé des Genettes, à ce Monsieur "Rude-Abord", et je ne me fais plus de souci :*

il nous obtiendra, à nous, plus misérables que lui, du Cœur Immaculé de Notre-Dame de Fatima, la victoire et la paix promises. » Au-delà de la protection demandée pour notre communauté, notre Père était saisi par la leçon surnaturelle de ce sanctuaire qui ressemblait tant à ce que nous attendions du Pape : qu'il consacre la Russie au Cœur Immaculé de Marie, et l'Église serait sauvée du drame de son effacement postconciliaire. C'était toute l'espérance de notre Père : « *Notre-Dame de la Victoire l'emportera demain sur tous les apostats, les faux chrétiens, les traîtres qui détruisent l'Église jour après jour.* » (LOGIA du 27 mai 1996)

De l'apparition de Notre-Dame à La Salette le 19 septembre 1846, notre Père découvrit le message figuratif « *du règne de Marie, Médiatrice seconde de l'humanité rachetée, passée première pour faire don de son beau Royaume à son Seigneur et Fils, Jésus-Christ, à l'honneur de leur très unique Cœur, fontaine de miséricorde et d'amour pour toute créature* » (LETTRE À LA PHALANGE n° 59, des 21-22 septembre 1996). La Salette et Fatima s'éclairent mutuellement par leurs deux secrets tenus cachés, mais devinés dans leur annonce tragique de l'apostasie de la hiérarchie ecclésiastique : « *Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'Antéchrist.* » On ne peut pas perdre la foi quand on voit que la Sainte Vierge a prévu et annoncé cette apostasie.

Mais la leçon principale reste celle-ci :

« *Il paraît que nous sommes obsédés par la dévotion à la Sainte Vierge. C'est vrai ! (...) Je méditais sur l'Immaculée Conception et, imprégné de l'importance du message de La Salette et des autres apparitions du dix-neuvième siècle, il se faisait une cohésion d'où il appert que la vérité révélée de l'Immaculée Conception est le mystère. Le mystère de l'Immaculée Conception est le mystère central de toutes les apparitions de la Vierge Marie au dix-neuvième siècle (...).*

« *Pie IX voulait proclamer l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, ce qu'il fait en 1854, et dix ans après, armé de cette nouvelle gloire reconnue à la Vierge, il écrase la tête du démon avec le Syllabus et la condamnation des erreurs modernes en 1864. Cette dévotion à l'Immaculée est véritablement une dévotion primordiale.*

« *Je continue ma réflexion. C'est la volonté centrale du Christ au dix-neuvième siècle de pousser sa Mère en avant pour qu'elle soit, elle, victorieuse du démon comme il est dit dans le Livre de la Genèse. La Vierge Marie doit faire l'œuvre principale du salut du monde à la fin des temps. Louis-Marie Grignion de Montfort l'a dit, Elle doit le faire. Et le Pape de Rome doit l'aider en lui mettant cette couronne qu'elle attend depuis tant de siècles, de sa Conception Immaculée, la glorifiant ainsi à la face de tous ses ennemis.* » (LOGIA du 8 avril 1996)

« *Oui, cette dévotion envers l'Immaculée Conception est primordiale, car c'est par Elle que Dieu veut accomplir le*

salut du monde, à la fin des temps », écrit frère Bruno dans *DOCTEUR MYSTIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE* (p. 401).

Et voyant que la hiérarchie permettait l'invention de *Credo* plus hérétiques les uns que les autres, notre Père décida que, dorénavant, nous affirmerions notre foi en l'Immaculée Conception en l'introduisant dans notre *Credo*. Ce serait comme une Croisade victorieuse contre tous ceux qui nient ce privilège de la Sainte Vierge, et contre l'Antichrist qui dévore le monde. À partir de ce moment, la communauté récita le *Credo* en disant : « *Je crois en l'Esprit-Saint, à la Sainte Église catholique, à l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, à la communion des saints...* »

Notre Père ajouta également une petite pratique. Pour être sûr qu'il pardonnait à ses calomniateurs, il inaugura une petite dévotion qu'il nous recommanda : « *Faire le signe de croix et ajouter en mettant la main droite ouverte sur le milieu de la poitrine : "Par l'Immaculée Conception, notre Mère à tous, à jamais !"* » À chaque fois que notre Père le disait, il pensait à ses persécuteurs et demandait la grâce de leur pardonner.

Mais le démon allait chercher à abattre notre Père.

L'EXIL ET LA CONSÉCRATION À L'IMMACULÉE.

En septembre 1996, l'exil fut pour notre Père une très lourde croix. Mais là encore, dans son extrême solitude, la Sainte Vierge fut son seul soutien. Notre Père raconta à son retour : « *Là, la Sainte Vierge, c'est le remède. Ce n'est pas : "Prends ton fusil, Grégoire", c'est "prends ta Vierge d'ivoire, prends ton chapelet, frère Georges", c'était mon nom, là-bas. On dit son chapelet jusqu'à ce qu'un peu d'eau vive coule dans le cœur. C'est la Sainte Vierge qui, par son chapelet, redonne comme des accumulateurs neufs à une auto exténuée.* »

Notre Père ajoutait, dans une télécopie datée du 20 août 1997 :

« *C'est ce qui a été ma grande joie dans ma solitude, et si j'avais dû y rester toute ma vie, c'est cela qui m'aurait soutenu (...). Attachons-nous à cette vie mystique qui réchauffera le monde quand Jésus voudra bien permettre à la Sainte Vierge de faire quelques miracles qui nous convertiront et sauveront le monde (...).* »

À son retour d'exil en 1997, notre Père parla encore plus souvent de la Sainte Vierge et ne voyait de salut qu'en Elle. Mais en relisant les sermons de cette époque, on a l'impression que notre Père est sur son mont Alverne. Il contemple l'Immaculée Conception, mais il n'arrive pas à exprimer toutes les grâces qu'il percevait.

En août 1997, au cours de son séjour annuel au Canada, notre Père priait devant la statue de Notre-Dame de Fatima dans la chapelle de la maison Sainte-Thérèse, quand lui vint cette pensée : « *J'ai pensé devoir faire un acte de plus, justement devant cette statue qui semble regarder le pauvre pécheur agenouillé en*

grande foi à ses pieds, et je déterminai de lui promettre de me maintenir en cette exagération même de paroles et de pratiques. » Et notre Père eut la certitude d'avoir été entendu par « *un rayon de lumière réfléchi d'un de ses yeux [qui me] donna l'illusion de son regard vivant* ».

Il s'ensuivit un triduum tout consacré au Cœur Immaculé de la Vierge Marie, où il prit la décision « *de placer dorénavant la Sainte Vierge Marie absolument au-dessus de toutes nos affections de cœur, de toutes nos convictions et pensées, de toutes nos œuvres extérieures et de tous nos désirs.*

« *Qu'on n'objecte pas l'amour de Dieu lui-même qui devrait de toute manière passer premier et prendre toute la place. C'est précisément dans le rejet de cette objection que consiste le caractère nouveau, surprenant, bouleversant, de cette dévotion qu'enfin je ne boude plus, que je veux faire mienne parce que c'est ce que notre doux Seigneur et Maître veut et attend de notre génération pour la sauver !* »

« *Ainsi, confiait notre Père, je déménage chez la Sainte Vierge.* »

« *Tous nos 150 POINTS sont à réviser et à mettre sur cet axe. Et la restauration catholique de nos espérances ne sera pas affaire ecclésiastique, ni nationaliste, ni, bien entendu ! sociologique, écologique ou partisane, mais de Croisade mariale et eucharistique [...]. Ainsi je crois, j'espère et j'aime par Marie, en Marie, pour Marie, que notre très chéri Père Céleste remplit de sa Toute-Puissance, se faisant comme son Enfant, pour mieux nous toucher, nous vaincre, nous retourner et nous sauver.* » (CRC n° 342, p. 2)

Et cette détermination se concrétisa de façon solennelle et publique par la consécration de la Phalange à l'Immaculée Conception au cours d'un nouveau triduum à la maison Saint-Joseph, du 6 au 8 décembre 1997. « *Cette consécration totale de nos êtres à l'Immaculée [...] est une conversion au tout de la religion, une interpellation actuelle à entrer dans un mouvement dont la Bienheureuse Vierge Marie est la Mère et la Reine [...]. Le nouveau phalangiste, atteint par l'amour fou de l'Immaculée, le laisse voir, ne veut pas s'en cacher.* »

Cela dicte notre résolution : « *S'user jusqu'à la corde, aimés des bons, haïs des ennemis de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, prêts à toutes les croix, pour l'amour de l'Immaculée. À Elle l'amour de tous, l'admiration adorante, la confiance, les longues prières. À Elle de commander aux âmes qui lui sont dévouées, consacrées. À Elle d'être seule en vue, à la tête de nos Phalanges.* »

C'est dire que notre Père « passait la main » à la Sainte Vierge, comme il nous l'annonça le 3 janvier 1998 : « *Vous savez ce que cela veut dire, quand on est directeur d'une entreprise, on passe à quelqu'un d'autre toute la responsabilité et, quelquefois, toutes les conséquences épouvantables de son gouvernement. J'ai décidé de passer la main à l'Immaculée Conception.* »

Dans la nuit de Noël précédente, notre Père reçut, une lumière décisive sur le mystère de l'Immaculée Conception, présente, "éternellement" au Père, au Fils et au Saint-Esprit, dès l'aurore du monde.

LA CERTITUDE DU TRIOMPHE DE L'IMMACULÉE.

L'apostasie totale d'une Église qui ne dit rien, qui laisse la foi des prêtres et des fidèles mourir, et qui empoisonne les cœurs purs devient pour notre Père un vrai tourment intérieur : *« Comme tout nous paraît de plus en plus "effrayant" dans le monde ! (...) Il est providentiel que nous ayons été attirés vers ce refuge et cette consolation de la dévotion à l'Immaculée. »*

Le 31 mai 1998, en la fête de la Pentecôte, tandis qu'il récite son chapelet, notre Père comprend alors la prééminence de la Sainte Vierge sur l'Église :

« Elle est immaculée, Elle est l'Immaculée Conception. Quand vous comprendrez ce que cela veut dire, vous comprendrez qu'Elle passe avant toute l'Église, tout le reste : les curés, les évêques, les cardinaux et le Pape. Et quand Elle parle, pour dire qu'Elle veut sauver l'humanité, qu'Elle est envoyée par son Fils pour inaugurer son propre Royaume à Elle, qu'Elle dit : "Je veux ceci, je veux cela", le Pape et les évêques n'ont qu'à dire : "C'est vrai ou ce n'est pas vrai." Si c'est une illusion du diable, condamnez-la ! Si c'est la Sainte Vierge, inclinez-vous ! »

Et notre Père décide que, dans la récitation de notre Credo, nous nommerons dorénavant l'Immaculée avant l'Église : *je crois au Saint-Esprit, à l'Immaculée Conception, à la Sainte Église catholique.*

En raison même de cette prééminence, notre Père ne doutait pas qu'*« un jour viendra la victoire. Je suis sûr que tout cela finira en l'an 2000. »* (13 juillet 1998) *« On ne peut pas s'imaginer la rapidité avec laquelle s'effectuera le retour à la religion antique, pour peu que la Sainte Vierge fasse un petit geste. »* (18 août 1998) Notre Père pensait qu'elle adviendrait pour l'an 2000. Mais un autre événement survint cette année-là.

LE SECRET DE FATIMA.

Pendant son voyage au Canada, en 1998, et à son retour en France, notre Père ressent une immense fatigue et se voit *« accablé de misères »*. Sa voix devient plus faible : il faut tendre l'oreille pour l'entendre. Et il n'a plus la même éloquence, ayant parfois du mal à trouver ses mots. Les frères ne savaient pas que c'était les premiers symptômes de la maladie de Parkinson.

À cause de son état maladif, notre Père n'a plus le ressort d'autrefois. Les mauvaises nouvelles ont plus de retentissement sur lui, alors qu'une suite impressionnante d'enquêtes judiciaires et de contrôles administratifs sont lancés contre lui et la communauté en juin-juillet 1999. La communauté subit un véritable lynchage médiatique.

Éprouvé mais nullement abattu, lors de la session de Toussaint 1999, notre Père s'adressa encore aux jeunes gens présents : *« Je crois que nous allons vers des moments éprouvants, épouvantables, vers des déchaînements d'horreur (...). Il me semble que Dieu n'ira pas jusqu'à nous imposer des épreuves terribles, mais il nous poussera jusqu'aux limites du possible. Il faudra nous convaincre que la Vierge Marie écrase la tête du Serpent et qu'elle est Victorieuse de toutes les hérésies. Voilà qui doit être notre pensée habituelle. »*

Lumière dans la nuit, le troisième Secret est enfin publié le 26 juin de l'année suivante. À première lecture, notre Père en fut très troublé. Puis, éclairé par frère Bruno, il s'enthousiasma. Il commenta plusieurs fois ce Secret, et la dernière fois qu'il prit la parole en public, ce fut ce sujet qu'il traita. Depuis, le troisième Secret éclaire toutes les conférences de frère Bruno. Nous ne cessons de revenir sur les prophéties qu'il contient.

Le 31 décembre 2000, notre Père dit dans un sermon : *« Aujourd'hui, nous sommes au point de rencontre de deux armées : celle de la Vierge Marie contre celle de Satan ! L'issue du combat ne fait aucun doute : l'armée de Marie est soutenue par tant de martyrs dont Dieu agréé les souffrances, les reversant en torrents de grâces pour le salut du monde (...).*

« Soyons dans la joie de servir la Vierge Marie, de servir un Pape martyr, de militer avec sœur Lucie, si maltraitée depuis quarante ans pour qu'elle ne parle pas ! Nous sommes à la croisée des chemins, et c'est la Vierge Marie qui sera notre salut. »

« HEUREUSEMENT QU'ELLE EST LÀ ! »

Atteint par la maladie, notre Père fut hospitalisé une première fois en octobre 2002, puis il fut de plus en plus dans l'incapacité de s'exprimer et resta paralysé sur son lit. À plusieurs paroles, on sait pourtant le fond de son cœur. En voici quelques-unes :

Frère Christian a raconté que notre Père montait souvent se reposer dans sa cellule au début de sa maladie. Il y avait sur la grande cheminée de sa chambre une statue de Notre-Dame de Lourdes vers laquelle notre Père aimait regarder pour dire son chapelet ou réciter l'Angelus ou méditer silencieusement.

« Une nuit, au cours d'une de ses insomnies, un frère l'a surpris se levant sans bruit, à grands risques et, s'approchant mystérieusement de ce petit autel improvisé, y demeurer quelques instants, y consulter l'heure, avant de se recoucher, toujours sans le moindre bruit. » Un autre jour « au frère qui lui tend son chapelet, il dit : *« Heureusement qu'Elle est là ! »* »

Une année frère Bruno installa une grande statue de Notre-Dame de Fatima qui restait éclairée toute la nuit et qui était en face du lit de notre Père. Notre Père l'avait toujours sous les yeux et la regardait très souvent.

Frère Christian lui demanda s'il offrait tout pour Jésus par Marie. Notre Père répondit : « *Oh oui !* »

Les soins étaient pour notre Père très fatigants et très humiliants. Un jour que nous le conduisions dans la salle de bain, alors que notre Père parlait habituellement très peu et très faiblement, il chanta avec puissance : « *Ô Marie, ô Mère chérie !* » Révélation de son cœur et de ses pensées !

Ces quelques exemples nous révèlent l'intention profonde de notre Père, d'autant plus sincère qu'elle se manifestait dans l'épreuve qui était d'offrir avec ardeur toutes ses peines à la Très Sainte Vierge pour réparer les outrages faits à son Cœur Immaculé et pour le salut de l'Église, comme il nous l'avait toujours prêché.

Quand le 15 février 2010, vint l'heure de sa mort vers 6 h 30, notre Père tourna légèrement son visage vers la statue de la Sainte Vierge, puis le laissa retomber en mourant avec une expression de joie. Au même moment, la communauté récitait le chapelet à la chapelle.

Deux citations de notre Père me semblent résumer ses dernières pensées sur la Sainte Vierge, elles nous serviront de conclusion. C'est un message de combat :

« Il est pour moi, pour nous, dès maintenant certain et d'une vérité qui ne passera pas, que tous ceux qui brûlent d'amour pour l'Immaculée, de dévouement eucharistique et marial, et de service de toutes les causes qu'Elle patronne, sont déjà par grâce inouïe de la très Sainte Trinité, prédestinés, élus et promis par sa Médiation à la Vie éternelle du Ciel. Tandis que ceux qui ne veulent pas, ne désirent, n'acceptent ni ne reconnaissent rien de cet empire de Marie sur toutes créatures, par là même signent et anticipent leur propre réprobation ainsi que leur désespoir éternel. »

Mais aussi d'espérance :

« "JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION".

« Il y a dans ce "nom" un trésor encore inexploité, une révélation formidable à répandre dans le monde entier. »

(père Michel de l'Immaculée Triomphante et du Divin Cœur.

L'IMMACULÉE CONCEPTION, FORCE DE VIE

NOUS avons dit que Dieu a créé la Vierge Marie pour la donner à son Fils de toute éternité et que c'est par Elle et à travers Elle que Dieu a voulu tout le reste de l'humanité que nous sommes et le monde tout entier.

Aussi, cette Reine a-t-Elle maintenant pour labeur d'enfanter son Royaume à la vie éternelle. C'est ainsi que saint Jean la décrit dans l'APOCALYPSE. Elle donne la vie, et donner la vie, ce n'est pas simplement enfanter, mais d'abord nourrir en son propre sein. Que fait une femme pendant neuf mois sinon donner de sa vie ? C'est l'énergie de son âme qui transmet à cet enfant qu'elle porte dans son sein toutes les formes de la nature, de l'espèce, du caractère héréditaire. C'est une âme qui enfante une autre âme à cette vie du corps. La Vierge Marie travaille au Ciel comme une mère en donnant cette vie qu'Elle a en abondance.

Et donc, il se fait un contre-courant dans l'histoire du monde entre le courant qui mène à la mort et ce courant qui mène à la vie. Voilà pourquoi le

Cœur Immaculé de Marie – je vais vite, mais je vais à ma conclusion tellement ma conclusion est magnifique ! – est la grande révélation de Fatima au vingtième siècle. Parce qu'il faut, maintenant que les temps se font courts, maintenant que l'humanité doit aller jusqu'à son grand triomphe, le grand triomphe universel du Christ et de Marie avant le jugement de Dieu, il faut que cette humanité respire, que cette humanité progresse, que cette humanité soit sanctifiée, et comment le pourrait-elle sinon par la dévotion au Cœur Immaculé de Marie ?

C'est de ce Cœur de la Vierge, ce torrent d'amour de la Vierge que nos âmes, nos cœurs, nos corps eux-mêmes doivent être transfigurés ! L'Immaculée Conception ! Renversons les mots : c'est la Conception de Dieu au commencement des temps. Cette Conception, c'est une conception immaculée, c'est une conception inaltérable. Cette Immaculée veut dire que dans cette conception, il y a une force qui sera capable à travers la vie, la vie personnelle de la Vierge Marie jusqu'au sommet de la Croix, et

la vie de l'humanité tout entière à sa suite, de l'Église qui lui est fidèle, une force qui sera capable d'écarter toutes les attaques du vice et du démon ; et que cette vie croisse, qu'elle grandisse et qu'elle coule en abondance et que, finalement, elle emporte notre humanité de la terre vers le Ciel, nouveau Paradis ! Nouveau Paradis où l'Adam et l'Ève de la nouvelle création sont déjà établis, où le Christ couronne perpétuellement sa Mère et lui donne toutes les énergies, toutes les fécondités nécessaires pour sauver l'humanité.

S'il y a un salut aujourd'hui, tant spirituel que physique, c'est-à-dire la paix des âmes qui conduit au Ciel et la paix du monde qui nous épargne les malheurs de la guerre et de l'anarchie universelle, c'est dans ce Cœur Immaculé que nous devons en trouver les énergies. L'Immaculée Conception est le grand secret de Dieu qui achève de se révéler, maintenant que nous sommes à la fin des temps. Ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à Vous !

(Sermon du 9 décembre 1984.)

CINQUIÈME CENTENAIRE DES APPARITIONS DE NOTRE-DAME DE GRÂCES À COTIGNAC

1519 :

APPARITIONS DE NOTRE-DAME DE GRÂCES

Il y a cinq cents ans, Notre-Dame apparaissait à Jean de la Baume, bûcheron de Cotignac, au mont Verdaille, en Provence.

Il n'y a plus de traces écrites du récit original du voyant. Toutes ont été détruites à la Révolution. Mais des sources de seconde main, des plus autorisées, ont été conservées.

Le célèbre historien Honoré Bouche écrit dans son *HISTOIRE DE LA PROVENCE* parue en 1660 :

« Le 10 août 1519, fête de Saint-Laurent, de l'an 1519, la Vierge Marie, accompagnée de saint Michel l'archange et de saint Bernard, apparut dans les champs à un homme très pieux, nommé Jean de la Baume, et lui commanda de dire, de sa part, au clergé et à la communauté de Cotignac, qu'ils allassent, en procession, sur le mont Verdaille, et qu'ils y bâtissent une église, sous le nom de Notre-Dame-de-Grâces pour autant qu'Elle voulait faire plusieurs grâces et faveurs à ceux qui l'invoqueraient en ce lieu. »

Bien que plus tardif, Melchior Pastour, natif de Cotignac, célèbre juriconsulte, professeur de droit canon à l'université d'Aix, est encore la plus probante de ces sources. Il écrit en 1675, certes plus d'un siècle après les événements, mais dans le corps de l'une de ses œuvres majeures, sans que cela ait jamais suscité aucune contestation chez ses contemporains :

« ...J'aime à me rappeler ce que, dans mon enfance, en l'année 1609, j'ai entendu dire à mes parents, qui l'avaient appris de témoins oculaires. Sur cette même montagne, où se trouve bâtie la chapelle sacrée, par deux fois, la Mère de Dieu apparut à un homme pieux, appelé Jean de la Saque, lui enjoignant d'aller dire aux consuls de la cité de bâtir en ce lieu une chapelle en son honneur. Ce qui se fit avec une si pieuse ardeur, que, depuis, les nombreux miracles qui s'y opèrent, le zèle des oratoriens, le concours de pèlerins ont rendu cette chapelle célèbre... »

Une troisième source, le Père Moisse, visiteur canonique des oratoriens, qui a consulté les archives, ajoute dans l'acte de visite du 20 octobre 1665 que Notre-Dame est apparue avec l'Enfant-Jésus dans les bras, entourée de l'archange saint Michel, de saint Bernard et de sainte Catherine d'Alexandrie. Certains historiens mettent en doute l'apparition de cette dernière. La question reste à trancher.

Jean de la Baume, croyant avoir été une première fois le 10 août l'objet d'une hallucination, garda

pour lui cette vision et son message. Le lendemain, 11 août, s'étant rendu au même endroit, il eut la même vision et reçut la même demande. Alors, sans attendre, il redescendit au village, raconta tout tel que nous venons de le rapporter et donna un témoignage écrit qui fut conservé jusqu'à la Terreur.

Gabriel-Henri Blanc remarque dans *HISTOIRE RELIGIEUSE DE COTIGNAC* (1986) que les imprécisions concernant le nom du voyant sont des plus habituelles. Il fut appelé selon les récits Jean de la Baume, ou Jean de la Saque, ou Jean de la Mire. « L'on pouvait aussi bien être appelé par son patronyme, que par le surnom du père, ou de la mère, ou du sien propre. »

« Un vieux Cotignacéen nous rappelait ces jours-ci, que la grande maison plaquée au pied du rocher, dans son anfractuosité centrale, était réputée, et encore de nos jours, par les anciens du village, comme étant l'oustau de Jan de la Baumo, la maison de Jean de la Baume. Sa demeure l'aurait probablement baptisé, lui, Jean, de son nom à elle, c'est-à-dire l'oustau de la Baumo, parce qu'elle était construite à une baume, une grotte du Rocher. »

Ensuite, les documents ne parlent plus du pieux laboureur favorisé de la vision miraculeuse, quoique sa mémoire restât en grande vénération à Cotignac en particulier dans plusieurs chants consacrés par la reconnaissance publique, comme celui nommé le *cantar de Jean de la Saque* pour la solennité du 8 septembre.

« Nos pères ont vécu du temps de l'apparition et nous l'ont racontée », affirme avec beaucoup de foi Melchior Pastour. « Nos pères crurent », ajoute Octave Teissier dans son *HISTOIRE DE LA COMMUNE DE COTIGNAC* (1860), et pour nous, c'est bien là quelque chose de remarquable. Quelle promptitude ! En effet, « la procession eut lieu en septembre suivant, le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix ; l'église fut bâtie, et sa divine patronne tenant sa promesse, de nombreux *ex-voto* couvrirent bientôt les murs de ce nouveau sanctuaire de Marie » (Octave Teissier).

Un mois seulement après les apparitions, impatiente de voir s'élever la chapelle demandée par Notre-Dame, la communauté entière de Cotignac, précédant le clergé et les syndics, montait en procession sur la sainte colline. On admire cette œuvre de paroisse, cette unanimité, où chacun veut payer de sa personne et de ses dons pour obéir à la Sainte Vierge.

La Providence récompensa leur foi par un signe que l'on retrouve dans bon nombre de sanctuaires

consacrés à la Sainte Vierge. Ceux de Cotignac, commençant les fondations de cette église, trouvèrent en terre un sépulcre dans lequel se trouvait une grande quantité d'ossements, ainsi que des clous, des ferrailles, des boîtes d'ivoire et une boule de beau cristal, ce qui leur fit croire qu'il y avait là des martyrs, peut-être de l'Empire romain. Les annales de l'Oratoire rapportent qu'à l'ouverture du tombeau plusieurs malades furent guéris. La chapelle fut rapidement édifiée et l'on plaça le maître-autel à l'endroit même de l'apparition de Notre-Dame.

LE RAYONNEMENT DE COTIGNAC

Cotignac est à l'époque un village rural effacé, avec ses consuls ou syndics, c'est-à-dire son conseil municipal, et son prieur, c'est-à-dire le curé de la paroisse, assisté d'un ou de plusieurs prêtres ou vicaires. Il n'en est pas moins en expansion, suivant en cela l'évolution du temps qui voit l'effritement de la féodalité.

Deux ans après les apparitions, le baron et seigneur de Cotignac accorde à la cité « au Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'an de l'Incarnation 1521, et le 19 mars, fête de saint Joseph », diverses faveurs et privilèges qui la constituent définitivement dans ses libertés municipales. Ces libéralités, note Gabriel-Henri Blanc, confortent l'autorité des consuls qui s'exercera ensuite sur la vie du sanctuaire.

À la vue de l'affluence toujours plus grande des pèlerins, le curé-prieur de Cotignac et le consul, Petrus Archiery, jugèrent à propos d'en informer le Souverain Pontife et de demander à Sa Sainteté pour Notre-Dame une part des trésors spirituels de l'Église.

Les pièces d'archives qui restent permettent de penser que la procédure en usage pour de tels faits fut suivie en tous points puisque le Père Moissey rapporte dans le procès-verbal déjà cité : « Nos archives possèdent la bulle du 17 mars 1521 dans laquelle Léon X témoigne "qu'on lui a rapporté, dans une relation digne de foi, que plusieurs miracles s'y accomplissaient" » (abbé Laure, *HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE GRÂCES DE COTIGNAC*, p. 18, note 1, 1886).

En conséquence de quoi, le Pape reconnaissait par cette même bulle aujourd'hui perdue le sanctuaire marial et y encourageait la prière en accordant de nombreuses et riches indulgences aux pèlerins de Notre-Dame-de-Grâces. Deux ans seulement après les apparitions !

Notre-Dame manifesta sa satisfaction par plusieurs protections majeures qui montrent en même temps le rayonnement foudroyant de ce sanctuaire et la foi des cités voisines en Elle. Trois ans à peine après l'érection de la chapelle, sur l'appréhension que Marseille avait d'être affligée de la peste, les consuls envoyèrent au sanctuaire un flambeau pour être brûlé

devant l'image de la Sainte Vierge afin que ce fléau s'éloignât. Leur crainte était fondée : la peste du quatorzième siècle avait fait des dizaines de millions de victimes.

Aix-en-Provence en fit autant le 24 décembre 1522. Le conseil général de la ville présidé par Jacobus de Rora arrête qu'une députation s'en ira prier dans la chapelle de la Vierge Marie des Grâces, aux terres de Cotignac, pour que la ville soit préservée de la maladie. Le terrible fléau s'écarta de ces deux villes pendant plus d'un siècle.

Une nouvelle alerte à la peste ayant eu lieu en 1533, le conseil de Cotignac décida la fermeture de la chapelle de Notre-Dame, avec réserve d'un petit bâtiment voisin pour recevoir et soigner les éventuels pestiférés. Ce qui fut inutile, aucun ne s'y présenta.

Cela ne fait pas cinq ans que la première chapelle est construite qu'en 1524 la municipalité nomme par délibérations des hobriers, ou administrateurs, de l'œuvre de Notre-Dame-de-Grâces pour recueillir les aumônes afin d'ériger un nouvel édifice devant être plus grandiose, devant contenir plus de peuple.

En 1537, la nouvelle chapelle est terminée. Longue de vingt mètres sur neuf de large, d'une hauteur de dix mètres, elle est ornée de nombreuses statues : celle de la Vierge à l'Enfant que l'on voit aujourd'hui encore dans le chœur et que l'on conduit en procession ; et de celles de saint Michel, de saint Bernard et de sainte Catherine aujourd'hui disparues. On y place également un tableau de la Vierge à l'Enfant qui jouera un grand rôle dans l'histoire que nous allons raconter et qui fut couronnée en 1938.

COMME UNE ARMÉE RANGÉE EN BATAILLE

En 1536, par suite des démêlés avec François I^{er}, Charles-Quint inonde la Provence de son armée innombrable, à laquelle appartiennent les terribles lansquenets luthériens. Les espérances de la France se tournent alors vers Jean de Pontevès, seigneur de Cotignac et Carcès, qui n'a que vingt-six ans. Le pieux et vaillant capitaine vient implorer le secours de Notre-Dame en son sanctuaire et prend ensuite la résolution héroïque, qui lui paraît une inspiration du ciel, de se mesurer avec son formidable ennemi. Ne pouvant le combattre de front, il cherche à l'affamer, en appliquant, le premier, dans sa seigneurie la stratégie de la terre brûlée. Ses voisins l'imitent et l'ennemi qui ne rencontre qu'une contrée dévastée est obligé de se disperser pour chercher subsistance. Arrivant affaibli devant Marseille, Charles-Quint est repoussé, subit de très grandes pertes et doit repasser les frontières. Pontevès était victorieux et le pays délivré.

Trois ans après cette glorieuse campagne, Jean de Pontevès épouse Marguerite de Brancas, et leur premier soin est de mettre leur union sous les auspices

de Notre-Dame-de-Grâces lors d'une visite solennelle à laquelle assistent leurs sujets et leurs invités.

La religion prétendue réformée avait cependant pénétré à Paris par la faiblesse du roi François I^{er}. Le bruit de ces nouveautés religieuses se répandit dans les provinces et provoqua une guerre entre catholiques et huguenots.

À la fin du règne de Charles IX et dans les années suivantes durant lesquelles Catherine de Médicis mène une politique de Machiavel en entretenant savamment la guerre entre les deux camps, Pontevès se signale par son ardeur dans les combats et par son amour pour la foi de ses pères. Il n'a, dans toutes ses entreprises contre les dissidents, qu'un but unique, le triomphe de la vérité catholique. Son mérite, universellement reconnu, est récompensé par Charles IX qui érige en comté sa terre de Carcès.

Henri III est sacré en février 1575. Sa mère tient encore les rênes du pouvoir et impose à tout prix l'édit de pacification d'avril 1576 qui donne tant d'avantages au parti huguenot malgré sa défaite à Dormans le 10 octobre précédent. Le roi « subissait cet édit, la rage au cœur, les larmes aux yeux, impuissant, désespéré » (Jean Héritier). Dans les provinces, cet accord provoque un choc. Un très grand nombre de seigneurs catholiques résistent en rassemblant autour d'eux leurs fidèles sujets. Appuyé par le parlement de Provence, le comte de Carcès refuse d'appliquer l'édit, tout en défendant de verser le sang des hérétiques. Il prend ouvertement parti contre le gouverneur, le maréchal de Retz, Albert de Gondi, homme de confiance de la Florentine. Une longue lutte s'ouvre entre Carcistes, partisans du comte de Carcès, et Razats (les dépouillés), leurs adversaires.

« Il est difficile, écrit l'abbé Laure, de ne pas admettre que Pontevès avait puisé cette ardeur pour la défense de la cause catholique dans le sanctuaire même de Notre-Dame, le jour qu'il lui consacra ses premières armes. Et si notre contrée n'a pas le malheur d'être aujourd'hui infestée par l'hérésie, ne faut-il pas l'attribuer à cette guerre incessante du comte, qui ne permit jamais aux huguenots de s'établir dans la basse Provence ? » (p. 30)

RAISONS DES APPARITIONS DE 1519

Arrêtons-nous un instant pour tirer les leçons de ces deux apparitions. Elles sont brèves, discrètes, mais d'une grande signification. Notre-Dame apparaît à un humble et pieux berger dont on ne connaît presque rien de la vie, sur une colline boisée d'un village chrétien. Village français aussi, depuis peu. La Provence fait partie du royaume de France depuis 1486. Les paroles qui sortent de la bouche de la Vierge sont brèves, mais ressemblent beaucoup à certaines autres qu'Elle dira plus tard à la Rue du

Bac, à Lourdes, à Fatima : *construisez une chapelle, venez en procession, je veux répandre des grâces, je suis Notre-Dame-de-Grâces*. Il faut mesurer la portée de ces faits et de ces paroles !

Il nous semble que la raison principale de ces apparitions est de confirmer l'idée, prêchée par tant de saints déjà, que la Mère de Dieu est Médiatrice de toutes grâces. « *Telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie* », prêchait saint Bernard. À Cotignac, cette idée s'impose. La Sainte Vierge descend du Ciel pour affirmer son privilège : « *Je suis Notre-Dame-de-Grâces*. » On entend aujourd'hui de la bouche de certains prédicateurs qu'il est important qu'à Cotignac la Vierge Marie apparaisse avec Jésus dans les bras pour montrer qu'Elle ne fait que répandre les grâces de son Fils, seul Médiateur. Certes ! mais c'est cantonner la Vierge Marie au simple rôle de passeur, car Elle intercède pour nous, en vérité. Ses prières et ses pleurs influencent les décisions de son Fils. « *Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse* » dira-t-Elle aux enfants de La Salette. Bien plus, Elle prend l'initiative de nous sauver, Elle exerce sa volonté : « *pour autant qu'ELLE VOULAIT faire plusieurs grâces et faveurs à ceux qui l'invoqueraient en ce lieu* », dit-Elle à Jean de la Baume. « La Vierge Marie est une personne, disait l'abbé de Nantes, elle a un Cœur. Dans le Ciel, elle prend des décisions particulières, distinctes de celles de son Fils. Elle est bien femme avec toute sa liberté, son affectivité, ses élans de tendresse, ses initiatives de dévouement. Elle est véritablement la Mère et la Médiatrice universelle. Elle est à la droite de Dieu, mais elle peut être ailleurs et partout où elle se manifeste. Elle nous apprend qu'elle est capable d'ubiquité. Elle fait attention à tous. Pour ce faire, Elle est là où est Jésus, même dans tous les tabernacles du monde, et elle agit auprès de lui, avec lui, selon son Cœur à elle, répondant à son Cœur à lui. » (LOGIA du 8 décembre 1992) Médiatrice de toutes grâces, manifestant sa volonté, à Cotignac, Elle est reine, Elle domine, Elle attend qu'on vienne à ses pieds en corps constitués demander ses faveurs.

Les apparitions de Cotignac préparent véritablement les esprits aux apparitions qui suivront, du Laus à Fatima, où il sera révélé que la Vierge Marie doit occuper la première place.

L'histoire nous fournit une autre raison. En 1519, Luther vient de rendre publique sa révolte reposant sur sa théorie effrayante du cacangile et de la justification extrinsèque : l'homme est péché quoi qu'il fasse, voué à la damnation, mais « par une décision de sa puissance absolue, Dieu considère comme justes ceux qu'il veut, qu'il prédestine et sauve de la damnation sans pour autant les purifier ni les

sanctifier » (CRC n°94, juillet 1975, p. 7). Il suffit au pécheur de croire pour être sauvé.

Pour Luther, plus besoin de sacrements, de clergé, ni de Pape. Plus de chapelle, ni de dévotion, de bonnes œuvres, ni de procession. Pas d'intercesseurs au Ciel, ni de Vierge Marie, puisque le salut des âmes est à l'initiative de Dieu seul.

Or, tout à Cotignac, tant dans les détails des apparitions que dans la réaction des fidèles, constitue un cinglant démenti aux thèses de Luther : le nom même de Notre-Dame-de-Grâces, l'apparition de saint Bernard modèle admirable de vie religieuse et grand dévot de la Vierge Marie, celle de saint Michel appelant au combat contre la révolte, celle de sainte Catherine débattant des dogmes avec les philosophes païens, les processions en paroisses, la découverte des reliques, les miracles, la construction d'une chapelle, la bulle du Pape autorisant les pèlerinages et accordant des indulgences, tout. Et le Ciel répond, les grâces abondent, grâces spirituelles et aussi temporelles comme la soumission des villageois à leur seigneur et la libéralité de ce dernier pour ses sujets, la protection contre les épidémies et la défense, par les armes, de cette Chrétienté seigneuriale contre les ennemis extérieurs et les armées hérétiques. Quelle merveille catholique !

Et puis, l'apparition de Notre-Dame entourée de saints, n'est-elle pas à rapprocher de celle de saint Michel, moins de cent ans plus tôt, accompagné lui aussi de saints, sainte Catherine et sainte Marguerite ? Saint Michel était venu pour qu'en nom Dieu Jeanne mène sacrer le Dauphin à Reims et sauve la France. À Cotignac, Notre-Dame vient en personne avec saint Michel, sainte Catherine, pour sauver la France d'une invasion bien pire que l'Anglais, celle de l'hérésie protestante qui partout provoque la révolution. Oui, en 1519, Notre-Dame vient pour protéger la France, pour sauver la couronne, en péril entre les mains de François I^{er} et de sa bru Catherine. En un mot, Elle vient gagner sa couronne à Elle qu'Elle obtiendra en 1638 !

L'ORATOIRE DE COTIGNAC

Reprenons le fil de cette histoire sainte, à la mort du seigneur de Pontevès en 1582. Jusqu'à cette époque, les fidèles se dévouaient pour s'occuper du sanctuaire et des pèlerins. Les curés des environs avaient déjà leur charge. Ils n'y allaient que pour les sacrements. Cependant, le goût de l'étude et de la retraite réunissait autour de la chapelle naissante, sous la direction de Rollin Ferrier, curé de Cotignac, quelques pieux et savants ecclésiastiques, docteurs, chanoines ou théologiens des églises de Marseille et de Grasse. Lors d'un pèlerinage à Rome, Rollin Ferrier et ses confrères furent séduits par l'œuvre de saint Philippe Néri et décident de fonder un

Oratoire sur le mont Verdaille, ce qui fut accepté par saint Philippe en 1586. Cotignac devient le premier Oratoire français.

En 1603, le Parlement d'Aix reconnaît la maison oratorienne, mais, contre l'avis de Rome en ce cas précis, rappelle aux prêtres l'obligation de résidence et refuse l'union des bénéfices qui leur aurait permis de percevoir à Cotignac les revenus de bénéfices situés ailleurs. Ne pouvant se consacrer entièrement à la congrégation, les prêtres quittent le sanctuaire et manquent pour accueillir les pèlerins. Rollin Ferrier doit se tourner vers un autre ordre religieux. C'est finalement en 1614, après la mort de ce dernier en 1608, que l'Oratoire de Cotignac s'unit à l'Oratoire de France de Pierre de Bérulle. Celui-ci se montre totalement surnaturel en cette affaire, ne cherchant que la gloire du sanctuaire et la paix de sa communauté. Il va jusqu'à reconnaître l'Oratoire de Cotignac comme le premier de France et lui fait une place à part, avant tous les autres, dans son œuvre. Cette fois, l'Oratoire de Notre-Dame-de-Grâces est si bien installé sur le mont Verdaille, qu'il n'en sera chassé qu'à la Révolution française.

Les pèlerinages prennent un essor tout particulier, le nom de Bérulle ne faisant qu'augmenter la renommée du vénéré sanctuaire, raconte l'abbé Laure. Les visiteurs arrivent de toute part. Outre les paroisses des environs qui viennent régulièrement, on y voit également les pèlerins des grandes villes et des lieux les plus éloignés : Brignoles, La Valette près de Toulon, Digne au nord, et bien d'autres. L'initiative est très souvent aux conseils municipaux qui convoquent par délibération les habitants pour assister à la procession générale, faite en l'honneur de la Vierge pour telle ou telle grâce reçue.

Le pèlerinage que firent les habitants de Draguignan en mai 1627 mérite d'être signalé. « En cette année, une grande sécheresse avait compromis les récoltes. Les blés, les olives, tous les fruits semblaient perdus dans le terroir de Draguignan, lorsque tout à coup une pluie *miraculeuse* vint les faire *verdoyer et reluire*, selon le langage des consuls de la cité. Pleins de reconnaissance pour un tel bienfait, on délibère qu'il serait nécessaire d'aller en procession générale rendre grâce au ciel à la chapelle de Notre-Dame-de-Grâces, *mère et trésorière des sources, dons et faveurs de son fils Jésus*. Le conseil arrête que le pèlerinage se fera en corps de ville, qu'il sera annoncé au prône du dimanche suivant et que la communauté fera pètrir dix charges de blé pour les pauvres qui suivront la procession. » (abbé Laure, p. 93)

Un an plus tard, en 1628, la ville d'Aix de nouveau menacée par la peste fait le vœu que « s'il plaît à Dieu nous délivrer et garantir de la maladie, on ira en pèlerinage au saint temple de Notre-Dame-

de-Grâces, près Cotignac, pour remercier sa divine bonté ». Ce qui fut fait au printemps de 1629.

Bien d'autres villes firent de même.

FRÈRE FIACRE DE SAINTE-MARGUERITE

Nous avons parlé des deux apparitions de Notre-Dame-de-Grâces. En réalité, il y en a une troisième, et pas des moindres ! dont on peut lire le récit dans l'ouvrage de l'abbé Laure et dans *L'ABBÉ DES GENETTES* de sœur Marie-Angélique de la Croix (édition CRC, 2000).

Le samedi 8 décembre 1629, fête de la Conception de Marie, Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, vient bénir et planter la Croix sur l'emplacement de la future chapelle, destinée aux augustins déchaussés, surnommés Petits-Pères, dans le quartier du Mail à Paris. Le lendemain, le roi Louis XIII vient poser solennellement la première pierre de l'édifice qu'il place sous le vocable de *Notre-Dame des Victoires* pour « *avoir remporté tant de victoires insignes, par la faveur du Ciel, humilié l'orgueil de ses ennemis et l'insolence de l'hérésie, pour marquer à jamais sa piété, en souvenir de l'extirpation de l'hérésie* ». C'était après la campagne du roi dans son royaume contre les protestants, qui se termina par la grande victoire de La Rochelle.

Dès ce moment, la Sainte Vierge, représentée par une modeste statuette de bois, rapportée de Montaigu, en Brabant, par un des frères, créa un premier courant de dévotion mariale, mais qui prit une autre ampleur après l'entrée d'un humble religieux.

Denis Antheaume naquit à Marly-la-Ville, à l'ouest de Paris, le 21 février 1609. Ses parents, gens pauvres, n'avaient d'autre ressource que de labourer la terre. Mais gens d'honneur et de piété, ils donnèrent l'amour du Bon Dieu à leurs enfants. Un jour, deux franciscains traversèrent le champ où travaillait le père. Ce dernier leur offre le logis familial et c'est au contact des religieux que naquit la vocation de Denis. Il avait douze ans.

Quand il en eut quinze, il fut placé comme apprenti chez un potier d'étain, rue Montmartre. Or, se trouvait à proximité un couvent très pauvre d'augustins déchaussés. Attiré par la sainte vie de ces religieux, il leur rendait visite le dimanche et finit par demander à y entrer. Le supérieur le mit vingt mois à l'épreuve. Il le reçut finalement le 19 mai 1631 et lui donna l'habit sur-le-champ, sous le nom de frère Fiacre de Sainte-Marguerite, avec l'obédience de quêteur du monastère.

Il est aussitôt parfait religieux. Son maître des novices disait à qui voulait l'entendre « qu'il était confus de prendre la direction d'un novice dont il aurait dû lui-même être le disciple ». Son secret ? Celui de sainte Thérèse de Lisieux trois siècles plus

tard : faire les choses les plus communes avec toute la perfection dont elles peuvent être susceptibles, persuadé que la sainteté ne consiste ni à faire de grandes choses, ni à en faire beaucoup, mais à bien faire celles qui sont de notre état.

Cela faisait à peine deux mois qu'il était entré qu'il tomba gravement malade. Ce n'était pas sans un dessein particulier de la Providence. Tandis qu'il se tourmente des peines et des dépenses qu'il occasionne à la communauté, l'infirmier le rassure en lui apprenant que le couvent bénéficie de médicaments que la reine donne à une communauté religieuse voisine. Frère Fiacre guérit et, pénétré d'une vive reconnaissance pour la reine, demande à ses supérieurs la permission de prier pour le roi Louis XIII et son épouse Anne d'Autriche. Mais quelle grâce demander pour eux ? La plus nécessaire au bien du royaume : en 1631, le roi et la reine mariés depuis seize ans n'ont toujours pas d'enfant. Le trône de France sans héritier, c'est la paix du royaume en péril. Les partis s'agitent déjà pour la succession. Les calvinistes et les jansénistes y voient une occasion de triompher. Frère Fiacre pria pour obtenir un Dauphin. Il n'était point le seul. Beaucoup d'âmes saintes et pieuses priaient dans toute la France à cette intention.

Frère quêteur, il partait tous les matins à travers la ville, sa besace sur le dos, son chapelet à la main, les yeux baissés, parlant peu, « à moins qu'il ne parlât de Dieu ». Il quêtait à la fois pour son couvent et pour les pauvres. À son retour, il visitait les malheureux, les consolait, les aidait, leur donnait régulièrement du pain, du vin, de l'argent. Tellement bon, compatissant à toutes misères, qu'il devint très aimé des petites gens.

En 1635, frère Fiacre, toujours à son humble emploi, gémissait d'être exaucé dans sa prière, lorsqu'il sentit de violents mouvements intérieurs le pressant de dire à la reine qu'elle obtiendrait un Dauphin en faisant faire trois neuvaines : l'une à Notre-Dame de Paris, l'autre à Notre-Dame des Victoires, la troisième à Notre-Dame-de-Grâces. Il en parle à ses supérieurs qui lui disent qu'il faut un signe plus clair... et qui lui offrent une obédience pour aller en Provence. Frère Fiacre refuse. Dieu, dit-il, veut que la reine soit avertie. Ces violences spirituelles durèrent deux ans.

1637 :

NOUVELLES APPARITIONS

Le 27 octobre 1637, ces violences intérieures pressèrent à nouveau frère Fiacre de parler à ses supérieurs qui adoptèrent la même attitude de prudence et qui lui dirent de prier la sacrée Vierge de manifester sa volonté.

Mais laissons parler le vénérable manuscrit venu

des archives du couvent dans lequel les circonstances des apparitions furent consignées le lendemain. Procès-verbal en fut dressé, signé par tous les religieux présents à la déclaration du frère Fiacre, et qui demeura intact jusqu'à la Révolution.

Dans la nuit du 3 novembre, « étant sorti de matines une heure environ après minuit, frère Fiacre se mit en sa chambre à son oratoire où ayant demeuré quelque temps en prières, il entendit crier un petit enfant. Dans cette surprise, il tourna la tête du côté de la voix et aperçut la Sacrée Vierge environnée d'une belle et agréable lumière, ayant un enfant entre les bras, vêtue d'une robe bleue semée d'étoiles, ses cheveux pendants sur ses épaules, trois couronnes sur sa tête, assise sur une chaire et qui lui dit : *"N'ayez pas peur, je suis la Mère de Dieu."* Sur cela, il se jeta en terre pour adorer l'enfant qu'elle tenait entre ses bras, pensant que ce fut Jésus-Christ, mais la Vierge sacrée lui dit : *"Mon enfant, ce n'est pas mon fils, c'est l'enfant que Dieu veut donner à la France."* Cette première vision lui dura bien un gros quart d'heure, après quoi la Vierge disparut et il se leva de son oratoire et ouvrit la fenêtre de sa chambre et la porte pour voir s'il n'y aurait point d'enfant dans la rue ou quelque frère dans le couloir car il était en doute si l'apparition était vraie.

« Mais ne voyant rien, il se remit en oraison à son oratoire, durant laquelle étant encore en son doute et dans l'incertitude si cette vision n'était point une illusion trompeuse, il en fut éclairci, car en même temps il entendit pour la seconde fois la voix d'un petit enfant pareille à la première et se tournant encore du côté de la voix du petit enfant, il aperçut la Sacrée Vierge en la même posture que l'autre fois avec Jésus-Christ à son côté tout couvert de plaies et à la façon qu'on le peint après la flagellation, et lors elle ne lui parla pas et demeura bien un gros quart d'heure devant lui. Cette seconde apparition le confirma dans la créance de la première.

« Néanmoins, ne s'assurant pas bien sur ses forces ni de son jugement, il se remit encore en son oratoire, et sur les trois heures et demie, la sacrée Vierge lui apparut pour la troisième fois avec le même enfant sur les bras et Jésus-Christ à côté d'elle, tout resplendissant de gloire, ayant les plaies des mains et des pieds et du côté. Et dans cette troisième apparition, la Vierge ne lui dit rien non plus qu'en la seconde, mais elle demeura davantage avec lui.

« N'ayant pas encore entièrement par cette troisième apparition confirmé sa créance, il se remit à son oratoire. Enfin, sur les quatre heures du matin la sacrée Vierge lui apparut pour la quatrième fois avec le même enfant entre ses bras et lui dit : *"Mon enfant, ne doutez plus de ce que vous avez dit à votre confesseur. Pour témoignage, comme je veux que vous avertissiez la reine qu'elle fasse faire les trois neuvaines,*

voilà la même image qui est à Notre-Dame-de-Grâces, et la façon de l'église." » (José Dupuis, *FRÈRE FIACRE DE SAINTE-MARGUERITE*, 1939)

Ainsi, la Sainte Vierge déclare qu'elle veut que la reine fasse trois neuvaines aux mêmes sanctuaires que frère Fiacre avait eu l'inspiration de signaler et pour prouver que c'était vrai, Elle lui montre en vision l'église de Notre-Dame-de-Grâces en Provence « faite en demi-rond, tout azurée d'étoiles à l'endroit de l'autel » et le tableau que l'on voyait derrière le maître-autel.

Frère Fiacre n'étant jamais allé à Cotignac, les supérieurs demandent à quelques frères du couvent qui y avaient été en dévotion comment l'église et l'image étaient faites, sont convaincus de la réalité des apparitions et autorisent le frère Fiacre de commencer à faire les neuvaines *au nom de la reine* le 8 novembre. Il les termine le 5 décembre.

Dans le même temps, on fait des démarches auprès du grand aumônier de la chapelle royale, le cardinal de La Rochefoucauld, pour qu'il fasse part des demandes de Notre-Dame à la reine. Le cardinal fait son enquête qui le convainc. La reine est renseignée le 5 décembre.

Mais comment faire se rencontrer le roi et la reine en froid l'un l'autre, ne se voyant plus que dans les manifestations officielles ?

LE PLUS GRAND MIRACLE DE COTIGNAC

Vers 1636, on parlait beaucoup à la cour des conversations de Louis XIII avec Mademoiselle de La Fayette, demoiselle d'honneur d'Anne d'Autriche. Visiblement très épris l'un de l'autre, leur amitié toute spirituelle demeurerait très pure. Cette noble et pieuse jeune fille, d'un caractère très ferme, réconfortait le roi et l'encourageait à secouer le joug de Richelieu.

En mai 1637, elle prit la résolution d'entrer en religion à la Visitation de la rue Saint-Antoine à Paris et reçut le nom de sœur Louise-Angélique. Le roi n'y avait mis aucun obstacle. Richelieu exultait. Las ! à peine est-elle entrée au couvent que la reine, des dames de la cour et bientôt le roi lui-même lui rendent visite. Richelieu donne l'ordre de mettre fin à ces parloirs. Mais saint Vincent de Paul, aumônier de la Visitation de Paris, les maintient et encourage même la jeune religieuse de dix-sept ans à recevoir le roi. Il ne demandait pas à sœur Louise-Angélique de chasser le roi de sa pensée. Il lui conseillait au contraire de l'aimer et de ne se proposer que ce qui contribuerait au bien de sa dynastie. Monsieur Vincent guérissait l'amour par un amour plus haut.

Louis XIII n'avait pas de plus grand plaisir que de converser avec sœur Louise-Angélique. Il en sortait meilleur. De son côté, la généreuse postulante lui parlait, à travers la grille, avec plus de force encore,

de la nécessité de porter courageusement ses ennuis et ses tristesses, et de se réconcilier avec la reine qu'il devait aimer, lui disait-elle, comme sa chère et légitime épouse. « Elle acheva de dissiper les nuages qu'on [Richelieu bien sûr !] avait fait passer dans l'esprit du roi, et nul n'ignore que la naissance de Louis XIV fut due à ses incessantes prières », écrit Mgr Bougaud dans son *HISTOIRE DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL*.

En effet, le 7 décembre 1637, le roi quitte Saint-Germain-en-Laye pour se rendre à Saint-Maur afin d'y chasser. Sur la route, il s'arrête au couvent de la Visitation Sainte-Marie et voit sa chère confidente. Au sortir de l'entretien, un violent orage éclate qui met le prince dans l'impossibilité de continuer sa route. La novice fut si pressante, que le roi ne sortit d'auprès d'elle que pour se rendre au Louvre chez la reine. Peu de temps après, la reine comprit que la Sainte Vierge l'avait exaucée.

Sans attendre, le roi et la reine font les neuvaines demandées et, ne pouvant se rendre en Provence, chargent frère Fiacre accompagné du sous-prieur le Père Jean Chrysostome d'aller faire la neuvaine à Cotignac. Les frères partent le 8 février 1638. À l'arrivée, frère Fiacre se rend à l'église, lève les yeux et se met à pleurer de tristesse. Il ne reconnaît pas dans le chœur le tableau vu dans la vision ! Objet d'une illusion, il croit avoir trompé tout le monde. On le rassure, le tableau a été décroché quinze jours plus tôt, remplacé par un autre. L'original est dans la sacristie. Frère Fiacre le reconnaît et cette fois pleure de joie. Il accomplit sa neuvaine et regagne Paris.

Dans le même temps, alors que la reine était enceinte de deux mois, mais sans savoir si l'enfant était un garçon ni même s'il vivrait, le roi Louis XIII, plein de foi et dans l'action de grâces, annonce le 10 février 1638 par un édit royal qu'il consacre son royaume à la Vierge Marie et ordonne que chaque année, le jour de l'Assomption, « *il serait dit grand'messe dans toutes les églises et effectué une procession générale à laquelle devaient assister les parlements, les cours souveraines, les corps constitués et les principaux officiers des villes* ».

C'était faire à l'échelle nationale ce que Notre-Dame avait demandé de faire à Cotignac.

« *Nous avons déclaré et déclarons que, prenant la Très Sainte et glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre Personne, notre État, notre Couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une si sainte conduite, et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou jouisse de la douceur de la paix, que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce qui conduisent à celle de la gloire.* »

Le 5 septembre 1638, Notre-Dame remplissait sa promesse et offrait à la France un Dauphin, Dieudonné, Louis XIV.

Après la mort du roi Louis XIII (1643), Anne d'Autriche, devenue régente du royaume, fait exécuter un grand tableau et charge le frère Fiacre, accompagné du Père Victor, d'aller déposer cet *ex-voto* à Cotignac : « *Je n'ai pas perdu de vue la grâce signalée que vous m'avez obtenue de la Sainte Vierge, qui m'a donné un fils. J'ai fait faire un grand tableau où il est représenté à genoux devant la mère de Dieu à qui il offre sa couronne et son sceptre. Je vous charge de le porter à Notre-Dame-de-Grâces en Provence. Vous ferez à la Sainte Vierge mes très humbles actions de grâces et vous la prierez de bénir mon fils. Mon trésorier vous remettra une somme d'argent dont vous ferez l'aumône dans le cours de votre pèlerinage.* »

Le frère Fiacre arriva à Cotignac et remplit sa mission en juillet 1644. Le tableau fut détruit à la Révolution.

1660 :

APPARITION DE SAINT JOSEPH

En 1660, Louis XIV était en âge de se marier. La régente arrangea un mariage avec l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, pour sceller l'amitié retrouvée entre la France et son voisin du sud après l'horrible guerre de Trente Ans qui se conclut par le traité des Pyrénées (1659).

Marie-Thérèse était une sainte femme. Il fut décidé que le mariage aurait lieu à Saint-Jean-de-Luz à la frontière espagnole. Pour s'y rendre, Louis XIV décida de faire un tour de son État et de passer par Cotignac pour rendre grâce de sa naissance.

Un mois avant l'arrivée du roi, les consuls de Cotignac reçurent avis de la prochaine arrivée du roi, de sa mère et de sa cour. On veut recevoir le roi avec tout le faste possible, mais les caisses du trésor sont vides. On fera moins que prévu. Priorité est mise à l'achat de quelques cadeaux, au repas, à la réfection du chemin, de Brignoles à Cotignac, pavé dans toute son étendue.

Le 21 février 1660, après un passage à la Sainte-Baume, le roi et la cour arrivent à Cotignac et sont accueillis par le clergé et les notables du lieu au bas de l'escalier qui porte aujourd'hui le nom de Louis XIV. Une délibération du conseil de Cotignac dit ceci : « Les carrosses de Sa Majesté montèrent jusqu'à Notre-Dame-de-Grâces, sans fatigue, ni secousse. Les consuls et le corps municipal, s'étant joints aux Pères de l'Oratoire, reçurent les augustes pèlerins au moment où ils mirent pied à terre. Après avoir été introduites dans l'église avec toute la solennité que comportait la circonstance, Leurs Majes-

tés allèrent immédiatement se prosterner devant le Saint-Sacrement et restèrent longtemps en prières. Ce ne fut pas sans émotion que la reine mère contempla l'image de la Sainte Vierge représentée sur le fameux tableau de la révélation, que l'on avait replacé derrière le maître-autel. Ce tableau lui rappelait la suprême consolation et la joie ineffable que lui avait apportées le récit de l'humble frère Fiacre.

« Louis XIV se dépouillant du cordon bleu dont il était revêtu, le déposa aux pieds de la Sainte Vierge. Anne d'Autriche voulant, de son côté, laisser aux Pères de l'Oratoire, qui desservaient la sainte chapelle, un souvenir de sa visite, fonda sur sa cassette particulière six messes pour être célébrées à perpétuité.

« Avant de s'éloigner de Notre-Dame-de-Grâces, le roi accepta la collation que les consuls avaient fait préparer. Ce repas, qui fut servi par des jeunes filles, et où les confitures jouèrent un grand rôle, ne coûta que 36 livres. » Il faut quand même ajouter qu'il fallut aussi payer le chemin et la nourriture de l'escorte royale, hommes et chevaux. Et en définitive, lorsqu'il fallut payer, la ville dut s'endetter.

Comme l'écrit très justement un auteur du dix-neuvième siècle : « C'est à ces exemples augustes que les rois de France ont donnés de tout temps à leurs peuples, que l'on doit peut-être la conservation de la foi dans plusieurs provinces » (*PÈLERINAGE DE DEUX PROVENÇAUX AU COUVANT DE LA TRAPPE DE LA SAINTE-BAUME*. Signé J. O. – 1830). En effet, cette visite provoqua dans le peuple un élan de fervente dévotion pour ce sanctuaire qui ne cessa pas jusqu'à la Révolution.

Le 7 juin suivant, en application du traité des Pyrénées qui établissait enfin la paix entre la France et l'Espagne, le jeune roi accueillait en son royaume Marie-Thérèse et se mariait avec elle deux jours plus tard.

Le 7 juin également, saint Joseph apparaissait à Cotignac. Un jeune berger du nom de Gaspard Ricard faisait paître son troupeau sur les hauteurs arides du Bessillon, à trois kilomètres du mont Verdaille. C'était au milieu de la journée et la chaleur était torride. Tout à coup, il voit surgir à ses côtés un homme d'imposante stature qui, d'un geste bienveillant, lui indique un énorme rocher en lui disant en provençal :

Iéu siéu Joùsè, enlevo-lou e béuras.

Je suis Joseph, enlève-le et tu boiras.

Gaspard hésite, mais saint Joseph réitère son ordre. Le berger obéit, déplace le rocher le plus facilement du monde, et découvre une eau fraîche qui commence à ruisseler et qu'il boit avec avidité. Lorsqu'il se relève, le mystérieux personnage a disparu. Laissant là son troupeau, Gaspard court au village porter la nouvelle. On vient en hâte, pour constater qu'en ce

lieu que tous savaient dépourvu de source, s'écoule maintenant une eau abondante. Les pèlerins affluent.

Avec les dons, les consuls de Cotignac décident de construire une chapelle. Les travaux commencent le 9 août et sont achevés deux mois plus tard. L'évêque de Fréjus, Mgr Zongo Joseph Ondedei, confie la garde aux oratoriens de Notre-Dame-de-Grâces, en disant qu'« *il ne faut point séparer dans la dévotion des fidèles les deux saintes personnes que le Bon Dieu avait jointes sur la terre pour le mystère de notre salut* ».

Le 12 mars 1661, le roi écrit une lettre *envoyée à Messieurs les vicaires généraux de Mgr l'éminentissime cardinal de Retz, archevêque de Paris*, parti à Rome, *pour célébrer et chômer la feste de saint Joseph* dans les paroisses du diocèse de la capitale. Demande qui semble avoir été acceptée puisque l'après-midi du 19 mars suivant Bossuet prononce devant la reine son deuxième panégyrique de saint Joseph à la fin duquel il déclare « *Je rends grâces au Roi d'avoir voulu honorer [la sainte mémoire de saint Joseph] avec une nouvelle solennité.* »

Cette lettre n'est pas une demande de consécration de la France à saint Joseph, mais elle n'en est pas moins un témoignage public de la dévotion sincère du roi et de la reine pour l'époux de Marie. Quels sont les motifs de cette demande ? On est réduit à faire des hypothèses. Dans cette lettre aux vicaires généraux, le roi évoque « *la grandeur suréminente de saint Joseph qui éclate* » et il ajoute qu'il ne demanderait pas de chômer la Saint-Joseph « *sans des considérations très pressantes* ».

Il paraît normal de croire qu'il pense à l'apparition du Bessillon. À partir de 1660, les pèlerins affluent au Bessillon. La dévotion se répand en Provence et dans les régions voisines. Les miracles se multiplient grâce à l'eau de la fontaine de Saint-Joseph. On construit une chapelle. On y affecte des oratoriens. Le supérieur de l'Oratoire et Mgr Ondedei, qui était à Paris et qui est depuis quinze ans le confident et l'ami de Mazarin, donnent des ordres à ce sujet. Ils en ont forcément parlé à la Cour, dans leur entourage.

Marie-Thérèse a certainement aussi influencé son époux. D'ailleurs, dans sa lettre, le roi associe sa femme à sa demande. La reine a pour patronne sainte Thérèse d'Avila connue pour avoir répandu la dévotion à saint Joseph dans son pays.

Un autre élément a peut-être été plus décisif encore. On sait qu'au bout de six mois de mariage, la reine s'inquiétait de ne pas attendre d'enfant. Elle se confia à sœur Louise-Angélique en novembre 1660. Le 20 du même mois, la pieuse visitandine en parle au frère Fiacre qui commence à prier. Le 13 décembre, celui-ci est favorisé d'une nouvelle vision de la Sainte Vierge qui, accompagnée de sainte Thérèse, tient dans ses bras le Dauphin. En

février 1661, le roi envoie le frère Fiacre en pèlerinage d'action de grâces à Cotignac pour la paix recouvrée avec l'Espagne. Fin février début mars, la reine comprend qu'elle est enceinte. Le 12 mars, le roi demande aux vicaires généraux de Paris de chômer la Saint-Joseph. Le 1^{er} novembre, la reine met au monde son fils.

Comment cette vision n'aurait-elle pas saisi le roi qui fut l'objet de la même grâce, par l'intermédiaire des mêmes saints religieux, vingt-trois ans plus tôt ? La grâce de Cotignac continuait. Le roi ne pouvait pas ne pas penser au sanctuaire provençal. Voilà, nous semble-t-il, une affaire « si pressante » qui a dû toucher le cœur du roi et le décider à remercier saint Joseph.

Le frère Fiacre mourut le 10 février 1684, à l'âge de soixante-quinze ans. Avant de mourir, il écrivit au roi le testament suivant :

« Sire, le pauvre frère Fiacre, religieux augustin déchaussé des Petits-Pères du couvent de Paris, supplie très humblement votre sacrée majesté permettre à ses supérieurs de faire porter son cœur, après son décès, en l'église des révérends Pères de l'Oratoire de Notre-Dame-de-Grâces, proche Cotignac, en Provence, pour être mis et posé au-dessous le marchepied de l'autel de la très Sainte Vierge, en actions de grâces de l'heureuse naissance de Votre Majesté, et il prie notre Seigneur pour elle en reconnaissance de cette faveur, s'il lui plaît de l'accorder à ses supérieurs. - Fait à Paris, ce 1^{er} janvier 1684, F. Fiacre de Sainte-Marguerite, augustin déchaussé. »

Louis XIV répondit au supérieur : « Vous avez perdu un grand serviteur de Dieu ; je donnerai mes ordres pour qu'on porte son cœur à Notre-Dame-de-Grâces. » Après la tourmente révolutionnaire, on retrouva le cœur en plomb vide.

En 1793, après deux cent soixante-quatorze ans de culte divin, les Pères de l'Oratoire furent chassés de Notre-Dame. Tout Cotignac était antirévolutionnaire. Craignant les profanations, on avait caché la statue de la Vierge à l'Enfant, le tableau miraculeux et quelques objets. Bientôt après, les révolutionnaires arrivèrent, l'église fut mise sous garde, les biens confisqués et on y renferma tous les suspects qui étaient ensuite dirigés sur Toulon pour y être fusillés. On a remarqué que parmi les nombreux prisonniers qui demeurèrent dans ces bâtiments, il n'y eut aucun malade. Lorsque le 9 thermidor eut ouvert toutes les prisons, on rasa la forêt, on vendit tous les matériaux du couvent et on détruisit complètement l'église. On fouilla jusque dans les tombeaux.

En 1810, quatorze ans après les destructions, l'église de Notre-Dame était relevée de ses ruines et reconstruite au même emplacement, dans les mêmes dimensions. Le sanctuaire fut confié aux Pères oblats

de Marie Immaculée et continua de rayonner sur la France jusqu'à nous.

AUTRES LEÇONS DE COTIGNAC

Les sanctuaires de Cotignac sont d'une importance toute particulière. On le voit d'abord dans le but commun de Notre-Dame et de saint Joseph d'y répandre la grâce. Le nom de Notre-Dame-de-Grâces dit tout, nous l'avons dit ; mais saint Joseph aussi y dispense la grâce. L'eau qui coule sous le rocher et que Gaspard doit boire en est la figure. Il faut la demander à Joseph, il nous la donnera... même s'il n'a pas l'Enfant-Jésus dans les bras. Saint Joseph et la Sainte Vierge font à Cotignac le même travail surnaturel : ils offrent la grâce divine aux petites gens, aux âmes pures, aux paroisses soumises, aux nations chrétiennes.

À notre connaissance, Cotignac est aussi le premier lieu d'apparition de la Sainte Famille, mais non point le seul ! le ciel de Fatima nous la montrera aussi. « *Il ne faut point séparer dans la dévotion des fidèles les deux saintes personnes que le Bon Dieu avait jointes sur la terre pour le mystère de notre salut.* » Cette formule de l'évêque de Fréjus est admirable et profonde ! Joseph et Marie, c'est tout un ! Cotignac, c'est Nazareth, c'est Fatima. On y prie la Sainte Famille pour les familles naturelles, religieuses, nationales, pour l'Église en si grand danger.

Notre-Dame et saint Joseph y sont aussi apparus pour faire barrage à l'hérésie, celle du protestantisme, mais pas seulement. 1637 et 1660 marquent les débuts de l'hérésie janséniste qui dégénéra en controverse sur la prédestination et la grâce. Question théologique insoluble. Mais la conclusion du débat est pratique : la foi d'abord, qui enflamme la charité et produit les œuvres. N'est-ce pas ce que demande Joseph à Gaspard ? *Aie la foi, pousse le rocher, et tu boiras aux sources vives.* Toutes les âmes sont appelées à faire de même. La Vierge Marie et saint Joseph donneront leurs grâces à tous ceux qui approcheront, sans exception. Voilà bien un signe de prédestination.

Et puis, Notre-Dame et saint Joseph se manifestent tout particulièrement pour la famille royale, pour que vive le roi de France, pour que se perpétue la dynastie royale ! Quelle tendresse dans ces apparitions de Notre-Dame, le Dauphin dans ses bras ! Quelle proximité chez saint Joseph, se manifestant après le passage du roi, le jour anniversaire de son sacre ! Et quelle intelligence surnaturelle, quelle simplicité chez le roi, rendant amour pour Amour en solennisant de façon nouvelle et publique la fête de l'artisan céleste !

Il ne manquait plus que la consécration au Sacré-Cœur.

(père Michel de l'Immaculée Triomphante et du Divin Cœur.



LES AFFAIRES DE LA CRC VONT BIEN

IL y a juste vingt-cinq ans, c'est sous ce titre que notre Père racontait dans la *Ligue* nos activités de l'été 1994 : camps, séjour au Canada, rentrée de la Permanence, Congrès... en attendant la Session de la Toussaint. *Mutatis mutandis* il en va toujours de même !

CAMPS-VÉLO NOTRE-DAME D'ALSACE

Nous n'avons pas évoqué les camps-vélo le mois dernier : le camp Notre-Dame des enfants, du 8 au 16 juillet, et le camp Notre-Dame d'Alsace, du 17 juillet au 1^{er} août. Au programme : chaque jour un pèlerinage dans un sanctuaire marial différent. Il faut dire que le pays d'Alsace n'en compte pas moins de cent vingt-six ! Le point culminant de ces semaines de grâces pour tous ces jeunes CRC fut le pèlerinage à Strasbourg, sur les pas de notre vénéré Père Charles de Jésus, le dimanche 28 juillet. Pour l'occasion, frère Bruno les rejoignit, accompagné des communautés de la maison Saint-Joseph et de la maison Sainte-Marie. Journée inoubliable ! En voici le récit par l'un de nos amis alsaciens :

Jésus ! Marie

Mercredi 7 août 2019

Cher frère Bruno,

Quelle joie d'avoir passé ces deux jours en votre compagnie à Marienthal et à Strasbourg ! De vous voir si bien reçus dans la cathédrale et prendre place dans le chœur, juste derrière la cathèdre m'a fait chaud au cœur.

Entendre résonner la messe du Cœur Immaculé de Marie écrite par frère Henry m'a ravi jusqu'à me croire au Ciel entendant les voix des anges et des élus... que j'aimerais en être !

Dieu dispose les choses nécessaires aux hommes par sa Providence pour de justes motifs. Grâce de Dieu permettant de s'attacher à une âme combattante formée à l'école de l'abbé de Nantes, je me souviens de l'une de mes premières visites à la maison Saint-Joseph conduit par M.-P. Frère Thomas racontait avec enthousiasme LES OBERLÈS de René Bazin. Depuis ce jour, vous m'avez fait aimer l'Alsace française et catholique et extirpé cette torpeur mondialiste, athée, relativiste et sans attache et sans vertu. Que d'exemples proches : Charles-Émile Freppel, le bienheureux Charles de Foucauld et le Père Joseph Krémer.

Ainsi, vous fîtes de moi votre guide sur les pas de votre fondateur, de la rue étroite des Échassiers

à la place Broglie en passant par l'église Saint-Pierre-le-Jeune, luthérienne. Ah ! moment inoubliable que ce passage sur les lieux du baptême de Charles de Foucauld. Le matin même, avant l'envoi, le célébrant vous souhaitait l'esprit d'audace et de conseil ! Eh bien ! nous voilà récitant le chapelet ! au baptistère et les Ave se répétant dans tout l'édifice. Je me laisse penser que Jésus et Marie furent un peu consolés de ces nombreuses offenses professées par les protestants.

Puis continuant notre pèlerinage, vous avez voulu qu'une photo de famille soit prise au pied de notre frère universel ! Ah ! quel honneur d'être de votre famille ! Enfin, traversant à nouveau la ville, la colonne de la Contre-Réforme se dirigea vers Saint-Louis-des-Français, vocable donné en l'honneur de Louis XIV. Ah ! quel plaisir de vous voir dans la paroisse de notre famille où Saint Louis est honoré !

Après avoir adoré Jésus-Hostie, le Père N., admiratif, vous demanda d'ouvrir un ermitage au Bénin. Ah ! pas trop vite, cher Père, car l'Alsace est une terre de mission. Enfin le temps de nous séparer est venu, la communauté vers le bus, le camp vers leurs vélos et les Strasbourgeois qui garderont un souvenir extraordinaire de ces deux jours passés en votre compagnie.

Encore un instantané ! Je vis courir les quelques frères chargés du camp après vous, frère Bruno, pour avoir votre bénédiction. Instant surnaturel, bénissant vos frères à genoux, toute la communauté en fit de même, au milieu de l'agitation citadine. Ah ! que j'aime cela, j'aime cet empressement des fils envers leur supérieur. Je vais trop vite. J'oublie de dire la joie de revoir des amis. Les amitiés CRC sont des relations de confiance et de charité. Et puis de manger avec cette jeunesse formée par frère Gérard et par vous, à la suite de l'abbé de Nantes. Peut-être que frère Gérard est absent physiquement, mais je sens bien que l'amour de l'Église et le désir de perfection enseignés animent cette jeunesse.

Enfin, je vis les dernières troupes de cyclistes partir, le temps d'embrasser mes enfants et de remercier frère Thomas pour ces journées inoubliables. Je prends aussi mon vélo pour rentrer chez moi et là, à côté du collège Saint-Étienne, j'aperçois la voiture de frère Alexis et profite de sa charité afin de réparer mon frein. Empressement de sa part ! Encore un exemple. Merci !

Soyez assurés de nos fidèles prières dans les Saints Cœurs de Jésus et Marie.

M. S.

Preuve que cet enthousiasme n'est pas un feu de paille, notre ami a prononcé son acte d'allégeance à la Phalange juste deux mois plus tard.

RENTRÉE DES CERCLES

Le 8 septembre, fête de la Nativité de la *Santissima Bambina*, marqua la reprise des activités apostoliques dans nos ermitages.

Les amis de l'Ouest s'étaient vu donner rendez-vous par nos frères de la maison Saint-Louis-Marie en la collégiale du Puy-Notre-Dame, sanctuaire de la Sainte Ceinture de Notre-Dame. Cet antique pèlerinage fut ranimé au dix-neuvième siècle par Mgr Freppel au point d'y voir accourir jusqu'à vingt mille pèlerins ! C'est animés par la même dévotion que leurs ancêtres que près de deux cents de nos amis se joignirent à la messe présidée par Mgr Delmas, évêque d'Angers. Dans son homélie, il rappela nos rois de France qui contribuèrent à donner un bel écrin à l'insigne Relique et, plus particulièrement, l'exemple d'Anne d'Autriche qui fit venir la Sainte Ceinture à Saint-Germain-en-Laye, lorsqu'elle attendait Louis Dieudonné, le futur Louis XIV, afin de la porter lors de l'accouchement.

À la fin de la célébration, nos amis eurent l'heureuse surprise de voir l'évêque se mettre à genoux à même le sol, crosse en main et mitre en tête, pour baiser bien humblement la Relique, donnant l'exemple à tout son peuple. Voilà un témoignage de foi et de piété épiscopales d'autant plus réconfortant qu'il est rare !

La journée s'acheva en nos maisons Saint-Louis-Marie et Bienheureuse-Marie-Louise, en prières et en instructions : sur la *Bambina* pour les plus jeunes, sur les dernières nouvelles de nos échanges avec la hiérarchie à propos du Concile pour les adultes.

Le même jour, nos frères de la maison Saint-Benoît s'étaient joints avec nos amis bretons à la foule des pèlerins du Pardon de Notre-Dame du Roncier, à Josselin. Vingt-quatre heures d'immersion dans « la religion de nos pères », pour la plus grande gloire de l'Immaculée dont la statue était escortée magnifiquement par ses pages, ses gardes suisses et une multitude de bannières paroissiales.

Le cardinal Sarah présidait les célébrations. À la demande de frère Bruno, frère Benoît parvint à le rencontrer pour lui demander comment il avait pu consentir à introduire dans l'office de la fête liturgique du pape Paul VI, son discours blasphématoire de clôture du concile Vatican II, le 7 décembre 1965, proclamant « *le culte de l'homme* ». Le cardinal préfet de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements ne trouva rien d'autre à lui répondre que de demander si l'on avait écrit à Rome et si Rome avait répondu. Fin de l'entretien. Ce haut prélat voit bien la crise de l'Église et semble en souffrir, mais il demeure aveugle sur ses causes et n'imagine pas d'autres remèdes que conciliaires, dans la ligne des enseignements de Paul VI, Jean-Paul II et surtout de Benoît XVI... Plus tard, frère Benoît put

lui remettre notre mémoire de réponse à Mgr Pontier retraçant l'opposition de notre Père à cette funeste religion conciliaire : « *Je lirai le dossier* », assura son Éminence. Cela pourra-t-il l'éclairer ?

Quelques jours après, le samedi 14 septembre, ce fut au tour du cercle de Normandie de bénéficier de la présence de nos frères percherons pour leur journée de rentrée. Elle commença par la messe dans la basilique de Douvres-la-Délivrande dont frère Benoît raconta l'histoire qui remonte aux temps apostoliques ! Ce sanctuaire conserve la mémoire de saint Jean Eudes, qui y consacra sa congrégation naissante au Cœur unique de Jésus-Marie le 25 mars 1643, mais aussi celle de nos rois : Louis XIII, qui y fit pèlerinage, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X qui y furent présentés par leur mère, la Dauphine ; Louis XVII enfin, conduit par Marie-Antoinette. Sans oublier notre chère Céline Martin ! Mais quelle pitié de voir le plus grand pèlerinage marial de Normandie, aujourd'hui délaissé, n'être plus ouvert que quelques heures par jour...

Après une station à deux cents mètres de là, au couvent des sœurs de la Fidélité, fondées par l'admirable mère Sainte-Marie (1803-1858), nos amis se transportèrent à Caen, en premier lieu pour une visite de l'abbaye-aux-Hommes. Un phalangiste historien leur fit admirer les beautés de ce monastère construit en 1063 par Guillaume le Conquérant en l'honneur de saint Étienne.

Le rendez-vous suivant était à la Visitation, pour y vénérer le corps de Léonie Martin. Notre bon ami le Père Zambelli, parlant d'abondance du cœur, sut transmettre son amour ardent pour la grande sœur de la petite Thérèse. Elle est connue pour ses défauts de caractère, dus aux épreuves qui marquèrent son enfance et en particulier la mort de sa petite sœur Hélène. Mais son bon cœur et surtout les prières de sa tante visitandine et de ses sœurs carmélites la menèrent finalement, après bien des difficultés, vers la Visitation où Dieu la voulait, et jusqu'à la sainteté de la petite voie d'enfance.

Quant à nos frères de notre maison Saint-Bruno, en Ardèche, ils s'activent pour augmenter leurs capacités d'hospitalité, afin de répondre à une demande sans cesse croissante. Et entre deux chantiers, frère Michel s'en est allé ouvrir les cercles de Provence et de Clermont-Ferrand. Autant d'occasions pour parler du dossier remis aux évêques et donc de rappeler notre combat de Contre-Réforme.

À Paris enfin, sous la direction de frère François, la Permanence a repris le cours de ses réunions hebdomadaires du jeudi soir. Dans le trésor de la doctrine de notre Père, d'une inépuisable variété, frère François trouve chaque semaine une conférence bien de circonstance pour répondre aux problèmes posés

par l'actualité ou pour compléter la formation intellectuelle et religieuse des étudiants parisiens. Privilège unique que leur envient les Provinciaux !

Pendant ce temps, frère Bruno prenait ses "vacances" annuelles au Québec : séjour bien employé à choyer nos communautés missionnaires, tout particulièrement en leur offrant les prémices de la retraite qu'il prêchera à la maison Saint-Joseph, du 6 au 13 octobre. Elle sera consacrée à l'étude des *PAGES MYSTIQUES* de notre Père. Son désir est de nous apprendre à les savourer, afin de pénétrer par elles dans l'intimité de l'âme de notre Père, pour partager son colloque permanent avec la Sainte Trinité, avec la Vierge Marie. C'est cette vie mystique qui fut l'essentiel de la vie de notre Père, le tronc vivant dont toutes ses œuvres puisèrent la sève : travaux intellectuels, labeurs apostoliques et combats pour l'Église.

Par ailleurs, frère Bruno devait aussi préparer le Congrès canadien, qui se tint les 14 et 15 septembre. De ce côté-là aussi de l'Océan les capacités d'accueil sont trop justes : ce sont en effet deux cent cinquante amis – dont la moitié d'enfants – qui envahirent la maison Sainte-Thérèse afin de profiter des enseignements de notre frère et de retremper leur fidélité pour l'année commençante. Frère Bruno put une nouvelle fois constater l'unité d'esprit CRC au Canada comme en France : il retrouvait là-bas le même souci de l'Église, le même intérêt pour notre contentieux avec nos évêques à propos du Concile. Et le sceau de cette communion fut la quinzaine d'actes d'allégeance à la Phalange qu'il reçut de la part de nouveaux phalangistes ou bien de jeunes mariés renouvelant leur promesse de fidélité.

CINQUANTIÈME CONGRÈS DE LA CRC

C'est également sous le patronage de sainte Thérèse que s'est ouvert le Congrès à la maison Saint-Joseph, par la grand-messe de la solennité de sa fête. D'emblée, le sermon d'ouverture de frère Bruno orienta les esprits vers l'unique nécessaire dans les derniers temps que nous vivons, en rappelant l'apparition du 13 octobre 1917 dont nous célébrerons bientôt l'anniversaire. Si les premières apparitions de l'Ange et de Notre-Dame constituent ce que notre frère a intitulé ces derniers mois « *L'ÉVANGILE DE FATIMA* », cette ultime manifestation céleste de 1917, sans équivalent dans l'histoire, est comparable à l'Apocalypse qui achève le Nouveau Testament : c'est l'Apocalypse du Cœur Immaculé de Marie. Tout au long de ces deux jours de Congrès, frère Bruno s'appliqua à nous dévoiler ces desseins de miséricorde, qui éclairent notre actualité.

En début d'après-midi, frère Bruno avait demandé à frère Sébastien de présenter aux amis les dernières nouveautés de notre site internet de diffusion audiovisuelle (vod.catalogue-crc.org). La plus remarquable est la

décision prise par notre frère prieur de republier la longue série des conférences d'*ACTUALITÉS MENSUELLES* prononcées par notre Père à la Mutualité, à Paris, depuis le mois de novembre 1974 jusqu'au mois de juin 1996. Cet ensemble constitue un feuilleton passionnant dont un nouvel épisode sera mis en ligne chaque jeudi soir : le jour où se tenaient les "Mutu", jadis.

Pour éclairer chaque nouveau sujet abordé, notre Père délivre un petit traité doctrinal en quelques minutes. Jamais il ne se laisse enfermer dans l'anecdote, les querelles partisans ou l'idéologie abstraite. Au contraire, libre de tout préjugé, il s'applique à étudier la réalité des événements et des personnes, à la lumière de sa foi et de l'héritage de ses maîtres de l'Action française. C'est ainsi qu'il parvient toujours à dégager des actualités des leçons universelles qui conservent toute leur pertinence, plusieurs décennies plus tard !

Nous en eûmes d'ailleurs aussitôt la preuve en écoutant un extrait de quatre minutes de la première de ces conférences, le 14 novembre 1974. Au moment où Giscard faisait passer la loi sur l'avortement, notre Père fustigeait la lâcheté d'évêques n'osant parler et craignant de se taire, de peur que leur prise de position ou leur silence soit interprété dans un sens politique ! À n'invoquer que la loi naturelle ou la loi démocratique, nous serons toujours battus. Seul peut valoir le rappel de la loi divine. Actuel, non ?

Le reste de cet après-midi fut tout occupé par le commentaire de l'oratorio de frère Henry : *LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE, RÉGENTE DE RUSSIE*. Cette année, frère Bruno y consacra deux heures, car il s'agissait de nous initier à un univers qui ne nous est pas familier. Dans son numéro spécial sur la Russie de décembre 1982 (CRC n° 184, "*LA RUSSIE AVANT ET APRÈS 1983*"), notre Père écrivait en effet :

« Pour nous Français, habitués à ce que la Très Sainte Vierge apparaisse chez nous, ou du moins en quelque pays catholique romain et latin ! pour s'occuper de nous d'abord, cette prédilection marquée pour la Russie devrait nous intriguer beaucoup. D'autant qu'il ne s'agit pas seulement d'obtenir par sa conversion la fin de nos angoisses. Il s'agit de son salut à lui, ce peuple aimé, que notre Père du Ciel a confié particulièrement au Cœur Immaculé de Marie. Le mérite-t-il donc ? La "sainte Russie" est-elle si sainte ?

« Quiconque croit aux révélations de Fatima cherchera à sortir de cette incroyable ignorance, ou plutôt, de cette méconnaissance totale où nous sommes des Slaves en général et des divers peuples de la sainte Russie. »

Frère Bruno nous y aida, nous donnant à comprendre le mystère de la prédilection de Notre-Dame pour le peuple russe : son âme est évangélique, son histoire est sainte, mais il est possédé depuis

le schisme de Moscou par des démons qui lui ont imposé de funestes “erreurs” : antiromanisme, pacifisme tolstoïen, socialisme, bolchevisme... Finalement, au moment où cette possession diabolique atteignait son paroxysme, en 1917, le jour même où le tsar Nicolas II abdiquait, le 15 mars, Notre-Dame intervint elle-même par la découverte miraculeuse de son Icône Souveraine à Kolomenskoïe, manifestant qu’elle prenait la Régence de cette nation bien-aimée. Deux mois plus tard, elle révélait à Fatima, pour toute la Chrétienté et pour le Saint-Père, la place de la Russie dans le dessein divin.

Si bien préparés, nos amis profitèrent pleinement de la projection de l’oratorio, le soir à vingt et une heures. L’enthousiasme fut général ! Dès les premières mesures, la musique de frère Henry nous emporta vers les steppes de Russie, nous faisant communier à l’éblouissement des âmes slaves dans l’exubérance de la liturgie byzantine et le flamboiement des iconostases. La ferveur des acteurs, des choristes et de l’orchestre est communicative et le montage vidéo très réussi nous fait profiter des moindres détails de leur jeu et de la mise en scène. Ah oui ! Un tel spectacle répond au désir de notre Père de faire connaître et aimer à ses lecteurs l’âme russe.

Le lendemain, dimanche 29 septembre, à l’oraison du matin, frère Bruno prolongea son sermon de la veille en nous faisant contempler la gloire de saint Joseph, chef de la Sainte Famille, apparu dans le ciel de Fatima le 13 octobre 1917. Cette gloire, nul n’a su la célébrer comme l’abbé de Nantes, dans sa *PAGE MYSTIQUE* du mois de mars 1970. Frère Bruno l’introduisit en soulignant l’actualité brûlante de cette page pour répondre à l’assaut que mène le diable, par nos autorités publiques, contre nos mœurs chrétiennes. Ce sont de tels textes que nos évêques devraient citer dans leurs bulletins !

« Ah ! ce désir de pureté totale, de chasteté éternelle, par amour, dans l’amour, pour l’amour d’un être exquis qui en partage la volonté et y aide, cet au-delà de la nature charnelle, enraciné pourtant en notre cœur de chair, ô patriarche taciturne, vous seul en avez connu la perfection du jour où Marie notre Mère entra dans votre vie. C’était le premier amour de votre cœur très pur et c’en serait d’emblée l’unique. Qui pourrait exprimer la force et la sagesse, la tendresse sensible et l’allégresse spirituelle de cette affection très humaine, de cet amour conjugal si bien payé de retour, mais si saint qu’il suspendait aux joies de l’âme toutes les palpitations du cœur, retenant le mouvement des sens. Il était divin, cet amour, non pas au sens mensonger où nous l’entendons maintenant d’une idolâtrie de la créature follement aimée. Il était divin parce qu’il se répandait tout en Dieu qui l’inspirait et le réglait souverainement. »

HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE, DE DOUCE FRANCE.

Après le petit déjeuner et le chapelet, frère Bruno prononça une conférence très attendue : la présentation du livre sur l’*HISTOIRE VOLONTAIRE DE DOUCE ET SAINTE FRANCE* de notre Père l’abbé de Nantes, rédigé par frère Luc du Cœur de Marie. Si l’*Entravers* ne s’en mêle pas trop, il devrait paraître à temps pour que vous le commandiez pour Noël. À en juger par les applaudissements nourris qui accueillirent cette annonce, cet ouvrage devrait être notre *best-seller* 2020 !

Frère Bruno commença en citant cet aveu de Charles Maurras, en 1904 : *« L’histoire universelle en son détail est impossible, et la loi d’ensemble qui la simplifierait et la condenserait en une grande et forte leçon, cette loi générale ne me paraît pas découverte. »*

C’est précisément le mérite de l’abbé de Nantes de l’avoir découverte ! elle tient en une proposition : *« L’histoire de France est au centre de l’histoire universelle. »* Mais pour le comprendre, *« Il faut récrire l’histoire de France comme une histoire sainte ! »*

Or cette histoire sainte n’est pas neutre : c’est un combat entre la Vierge et le Dragon, qui décidera au final qui, de l’Immaculée ou de Satan possédera le royaume de France. C’est pourquoi notre Père entend écrire une histoire *volontaire*. C’est-à-dire qu’il s’engage *volontairement*, qu’il “prend parti hardiment”, au nom de sa foi, pour raconter notre Histoire de France du point de vue de la Vérité divine et du bien moral humain qui en découle :

« Pour nous, posait-il en principe de toute son étude, préalablement acquis à la foi catholique et spectateurs émerveillés de l’orthodromie générale de l’œuvre divine dans l’univers et dans le cours de l’histoire humaine, dans cette masse d’événements qui constituent l’histoire de notre pays, la France, ce qui nous importe, ce n’est pas l’évolution des modes, de la cuisine, des traditions, du costume. Ce qui nous importe, c’est de retrouver dans l’Histoire de France ce que Dieu veut, pour y consentir, pour en applaudir les acteurs, et pour en soutenir l’œuvre. »

C’est alors que le génie de notre Père lui permet de considérer le cours de toute notre histoire, si chaotique qu’elle puisse parfois paraître, d’une manière cohérente, comme une course droite, qu’il appelle *orthodromique*. L’histoire prend alors relief et figure, mais relief chrétien, figure catholique :

« Vous êtes sûrs que Jésus-Christ Fils de Dieu s’est incarné, que Jésus-Christ a sauvé les hommes par sa Croix, qu’il a fondé son Église à qui il a donné le Saint-Esprit en apanage, en exclusive. Nous savons qu’il y a là une force divine. Et maintenant, nous regardons la France. Quelles ont été les relations de la France, de cette population qui se succède de génération en génération sur cette terre qu’on appelle la Gaule puis la France, quelles ont été les relations

de ce pays avec cette religion qui est la vraie, cette puissance de salut qu'est le Royaume de Dieu ? »

Sur la base de tels principes, frère Bruno résuma en une petite heure les six cents pages de ce nouveau livre, nous offrant un survol éblouissant des quinze siècles de notre histoire nationale, depuis la Gaule romaine jusqu'à notre triste aujourd'hui, considérés du point de vue de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. Des splendeurs capétiennes aux ruines révolutionnaires, de la Pucelle de Domrémy au vieux Maréchal de France et de la Serpente florentine à Dreyfus : cette découverte du dessein divin sur notre patrie et par elle, sur le monde, ainsi que l'identification des obstacles suscités par Satan prenait bien la suite de l'étude de la veille sur la Russie. Nos deux nations ne sont-elles pas réunies dans le Cœur Immaculé Marie, vraie Reine de France et Tsarine céleste ?

Par sa vue mystique de l'histoire et de la politique des hommes, notre Père fortifie notre espérance rudement mise à l'épreuve par la putréfaction républicaine que nous connaissons. En effet, son œuvre illumine cette vérité toujours actuelle : l'Alliance que Dieu a contractée avec son peuple n'est pas rompue. Elle reste le fondement d'une renaissance catholique et française pour demain !

C'est le cœur tout gonflé de cette espérance que nous chantâmes la grand-messe de saint Michel. Le sermon de frère Bruno nous ramena une fois de plus à Fatima, cette fois-ci au Cabeço et au puits de l'Arneiro pour évoquer les apparitions de 1916 de l'Ange de la Paix, l'Ange du Portugal, l'Ange de l'Eucharistie, qui n'est autre que l'archange saint Michel. Notre frère nous raconta très simplement ces événements merveilleux, sans presque les commenter, tant il est vrai que, comme l'Écriture sainte, l'Évangile de Fatima "porte sa grâce avec lui".

Évasion dans le surnaturel ? Bien au contraire, c'est le remède céleste à notre angoisse politique : *« De tout ce que vous pourrez, offrez à Dieu un sacrifice, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs. De cette manière, vous attirerez la paix sur votre patrie. »*

À 15 heures, après avoir récité notre chapelet sur la tombe de notre bien-aimé Père Georges de Jésus-Marie et lui avoir confié les intentions de prière de notre CRC, frère Bruno prononça sa conférence d'actualités.

LES "AFFAIRES DU PAPE VONT MAL".

L'expression est reprise d'une lettre du futur cardinal Pie exprimant l'inquiétude que lui inspiraient les premiers mois du pontificat du jeune Pie IX : *« Je crois qu'il fonde une confiance extrême sur l'empire de la bonté pour rapprocher les hommes et qu'il sera dé trompé par de cruels mécomptes. En attendant, j'ai*

peur qu'il n'essaie de l'entente cordiale avec ses plus irréconciliables ennemis... » (1^{er} novembre 1846)

Sous ce titre alarmant, frère Bruno fit la synthèse des nouvelles marquantes, politiques et religieuses, survenues durant l'été. Elles tournent toutes autour de trois pôles dont l'union assurera le triomphe de l'Église et la paix dans le monde : Moscou, Rome et Paris.

Notre frère commença par nous surprendre en nous révélant qu'un évêque s'était appliqué à répondre à un phalangiste qui lui avait transmis le mémoire remis à Mgr Patenôtre le 13 juin dernier. Lisez plutôt :

Mgr Joseph de Metz-Noblat

Évêque de Langres

Chaumont, le lundi 15 juillet 2019

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait parvenir une copie du courrier échangé entre Mgr Pontier et le Frère Bruno de Jésus-Marie au sujet de l'attachement de la CRC à l'Église catholique, et je vous remercie. J'ignore ce qui a motivé un laps de temps considérable (plus de six années) entre la lettre adressée à Mgr Marc Stenger et l'interpellation signifiée par le Président de la Conférence des évêques de France, et je comprends la surprise du supérieur de l'Ordre des Petits Frères et Petites Sœurs du Sacré-Cœur en recevant celle-ci.

Je me permets de tirer, à mon tour, de cette réponse, une interrogation : quel sens le rédacteur de ce mémoire donne-t-il au mot « **légitime** » ? En effet, après avoir assuré que *l'abbé Georges de Nantes et nous à sa suite reconnaissons le concile Vatican II comme vrai et légitime concile œcuménique de la Sainte Église Romaine* (p. 6), le Frère Bruno de Jésus-Marie en conteste toute autorité, au prétexte que les enseignements qu'il comporte ne sont pas marqués du sceau de l'infailibilité : *Nous en déduisons que les seize textes promulgués lors du concile Vatican II sont tous faillibles, tous discutables* (p. 15). Est légitime ce qui est conforme au droit positif ou conforme à l'équité, ce qui est fondé sur le droit naturel, la morale, la loi divine. Si donc le Concile est légitime, pourquoi les documents qu'il a produits ne le seraient-ils pas ? Et pourquoi les papes et les évêques qui le mettent en œuvre seraient-ils à leur tour entachés d'illégitimité voire d'hérésie ? Le dogme de l'infailibilité pontificale a été solennellement proclamé lors du concile Vatican I, mais n'a été formellement employé que pour la proclamation du dogme de l'Assomption de la Vierge Marie en 1950, dogme d'ailleurs auquel l'Église adhérerait depuis fort longtemps...

En contrepoint de ce positionnement, l'auteur soulève aussi que, dans une notification effectuée en 1969 par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, *l'abbé de Nantes était diffamé, mais pas condamné. C'était implicitement, mais nécessairement reconnaître*

que l'auteur des écrits [...] est dans la vérité (p. 28). Il faudrait donc une condamnation solennelle, pour que la CRC en soit réduite à entrer dans le schisme ? Quelle curieuse vision de l'Église, et par là même quelle curieuse compréhension de Notre-Seigneur : « Personne ne t'a condamnée ? Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pêche plus », dit-il à la femme adultère (Jn 8, 11).

Bonne célébration de Notre-Dame du Mont-Carmel.

+ J. de Metz-Noblat

Copie : NNSS. Marc Stenger et Yves Patenôtre.

Et voici la réponse de frère Bruno, adressée à Mgr Patenôtre, intermédiaire désigné par Mgr Pontier, l'ex-président de la Conférence des évêques de France :

Jésus ! Marie ! Joseph !

Monseigneur Yves Patenôtre
3 rue du Cloître Saint-Étienne
10000 Troyes

St-Parres-lès-V., le 13 septembre 2019

Cinquième apparition de Notre-Dame à Fatima

Excellence,

J'ai déposé le 13 juin dernier, à votre attention, un mémoire en réponse à la lettre de Mgr Pontier. Je l'ai adressé le même jour au cardinal Ladaria, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Lors d'une entrevue que vous m'avez aimablement accordée à l'évêché de Troyes le 2 juillet, je vous ai confirmé que ce document, fruit d'un intense travail de communauté, ne donnerait pas lieu à des réponses personnelles de la part des frères et des sœurs. Les supérieurs des Maisons de notre Ordre ont, quant à eux, remis à ma demande, en mains propres, un exemplaire de ce mémoire aux évêques dont ils dépendent et plus précisément à Mgr Jean-Louis Balsa, évêque de Viviers, Mgr Jacques Habert, évêque de Séez et Mgr Pascal Wintzer, archevêque de Poitiers.

Je n'ai plus eu de nouvelles de cette affaire et ne sachant pas dans quels délais j'en aurai je voudrais adresser une réponse par votre intermédiaire à Mgr de Metz-Noblat, évêque de Langres. Votre confrère s'est en effet vu remettre un exemplaire de mon mémoire par l'un de ses plus dévoués diocésains et, par ailleurs, fidèle ami de notre communauté. Il s'est donné la peine de le lire et de formuler deux petites objections, ce qui de sa part n'est pas sans mérite.

1. Mgr de Metz-Noblat se demande, tout d'abord, comment nous pouvons à la fois contester toute autorité aux Actes du deuxième concile du Vatican et reconnaître ce même Concile comme vrai et légitime. Selon lui, si « le Concile est légitime, pourquoi les documents qu'il a produits ne le seraient-ils pas ? »

Et il ajoute : « Pourquoi les papes et les évêques qui le mettent en œuvre seraient-ils à leur tour entachés d'illégitimité voire d'hérésie ? »

Nous avons, en effet, écrit à la page 5 de notre mémoire : « Malgré des irrégularités flagrantes qui semblent notamment avoir entaché les procédures de vote et de promulgation des différents textes, l'abbé Georges de Nantes et nous à sa suite reconnaissons le concile Vatican II comme vrai et légitime concile œcuménique de la Sainte Église Romaine. » Légitime ? Mais dans quel sens ? demande Mgr de Metz-Noblat. La suite de notre mémoire répond à sa question. « Il en a toutes les marques canoniques et peut-être plus qu'aucun autre concile depuis le premier, celui de Jérusalem. Le rôle du Pape y fut considérable, lui conférant sa pleine autorité. Jamais les évêques n'ont été si nombreux, et de presque toute la terre. Il s'est réuni et déroulé en dehors de toute ingérence séculière. Personne ne l'a contesté, il paraît avoir été reconnu de tous. Nous reconnaissons donc la pleine légitimité *CANONIQUE* du deuxième concile du Vatican, vingt et unième Concile œcuménique, le plus grand de tous les temps. »

C'est donc sous l'angle de la régularité *canonique* et uniquement sous cet angle que nous reconnaissons au concile Vatican II, malgré certaines réserves, sa légitimité. Mais cette légitimité canonique, certes nécessaire, n'est pas une condition à elle seule suffisante pour conférer *ipso facto* aux Actes du concile Vatican II leur pleine et parfaite autorité. Encore faut-il que leur contenu, sur le plan *dogmatique*, soit conforme à la doctrine de la foi catholique. Que les Pères conciliaires aient bénéficié en *DROIT* de toutes les lumières et aides particulières, que le Saint-Esprit répand inmanquablement sur les conciles qui se tiennent dans les conditions canoniques requises, c'est certain. Mais ces mêmes Pères de Vatican II, dans les *FAITS*, en ont-ils usé et profité ? Contrairement à ce que pense et écrit Mgr de Metz-Noblat, ce n'est pas automatique, ni contraignant. Ce n'est pas certain. Il nous semble au contraire qu'ils en ont fait peu de cas, se contentant de couvrir de cette haute garantie, en toute occasion, des discours, des audaces, enfin des textes inspirés d'un tout autre Esprit et des votes inspirés d'une tout autre Force que celle de Dieu. Le Saint-Esprit n'a pas manqué au Concile. Mais l'Église conciliaire n'a-t-elle pas manqué au Saint-Esprit ?

Voilà la question qu'il ne nous appartient pas de trancher de façon définitive, mais pour laquelle nous sommes fondés à demander au Magistère de l'Église par la voix de son Souverain Pontife une réponse infaillible et définitive.

2. Mgr de Metz-Noblat écrit également :

« L'auteur soulève aussi que, dans une notification effectuée en 1969 par la Congrégation pour la Doc-

trine de la Foi, “l’abbé de Nantes était diffamé, mais pas condamné. C’était implicitement, mais nécessairement reconnaître que l’auteur des écrits [...] est dans la vérité” (p. 28). *Il faudrait donc une condamnation solennelle, pour que la CRC en soit réduite à entrer dans le schisme ? Quelle curieuse vision de l’Église, et par là même quelle curieuse compréhension de Notre-Seigneur : “Personne ne t’a condamnée ? Moi non plus je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pêche plus”, dit-il à la femme adultère (Jn 8, 11).*»

Une condamnation solennelle de la CRC la réduirait à entrer dans le schisme ? Vraiment ? Mais qu’en sait l’évêque de Langres ? En attendant, il admet que la CRC aujourd’hui comme notre Père hier n’est pas condamnée. Au bénéfice d’une incroyable mesure de clémence et de miséricorde ? Voilà une belle raison évangélique avancée bien imprudemment par Mgr de Metz-Noblat car elle est de pure façade et radicalement irrecevable.

Pour qu’il y ait pardon, encore faut-il qu’il y ait une faute, une erreur à reprocher au prétendu délinquant. Or malgré une minutieuse étude de toute son œuvre écrite et son audition au cours de plusieurs séances, la Congrégation pour la doctrine de la foi n’a pas été en mesure d’établir, en 1968 et depuis lors, la moindre erreur doctrinale à l’encontre de l’abbé de Nantes, particulièrement dans ses graves accusations en hérésie contre les Actes du Concile et les enseignements subséquents du pape Paul VI d’abord, et ceux du pape Jean-Paul II ensuite.

C’est bien parce que rien n’a pu lui être opposé que l’abbé de Nantes n’a jamais été condamné. Et c’est pour cette même raison que Mgr de Metz-Noblat élude comme il l’a fait dans sa lettre du 15 juillet, toute discussion sur le fond à propos de notre mémoire qu’il a pourtant minutieusement lu. Et c’est sans doute encore pour cette même raison que Mgr Marc Stenger a, lui, jugé plus prudent de ne rien répondre à la lettre que je lui avais écrite le 29 septembre 2012.

Voilà ce qu’il me semblait utile de vous écrire à la suite du mémoire déposé le 13 juin dernier et que je dois considérer, encore aujourd’hui, comme resté sans réponse.

Je vous prie d’agréer, Monseigneur, l’expression de mes sentiments religieux et dévoués,

Frère Bruno de Jésus-Marie,
Supérieur général de l’Ordre des Petits frères
et des Petites sœurs du Sacré-Cœur.

C’est avec une attention soutenue que nos amis écoutèrent le compte rendu de cette nouvelle manche remportée par notre Père et la CRC contre la religion conciliaire. En effet, c’est principalement pour avoir des nouvelles du dossier remis cet été à nos évêques

que nos amis étaient venus, dans une unanimité qui encouragea bien frère Bruno.

Mais comment cette dernière polémique s’est-elle nouée ? Pour nous en bien faire comprendre l’enjeu, frère Bruno rappela les critiques dont le Pape est la cible de la part des milieux ultraconservateurs américains. François a trouvé l’argument décisif pour leur donner tort : « *Je copie Jean-Paul II !* » Or, Jean-Paul II est une référence absolue pour les courants conservateurs !

Précisément ! Notre Père l’abbé de Nantes et nous à sa suite, sommes les seuls à poser la vraie question au Pape : en faisant appel à son magistère suprême qui ne saurait faillir, à l’encontre de la gnose de Jean-Paul II et du « *culte de l’homme* » proclamé par son prédécesseur et « *père spirituel* », Paul VI.

Au contraire, nous, Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur, proclamons notre foi dans le Fils de Dieu qui s’est fait homme pour notre salut et nous n’en connaissons point d’autre. Cette profession de foi catholique était l’objet de la lettre de frère Bruno à Mgr Stenger du 29 septembre 2012.

Et notre frère nous récapitula alors nos relations avec la hiérarchie de l’Église durant ces sept années écoulées :

« Mgr Stenger porta ma lettre à Rome lors de sa visite *ad limina* courant 2013, dans les tout débuts si prometteurs du pontificat du pape François. Il lui parla de nous. Le Pape lui dit : *C’est aux évêques de France à régler cette affaire.*

« Lors d’une rencontre dans le train, Mgr Stenger dit à frère François qu’il était allé à la Congrégation pour la doctrine de la foi et qu’il avait rencontré un assesseur... Et puis... et puis... ?

« Depuis, il cherchait “*un bon théologien*” pour l’aider à s’occuper de cette affaire, comme il l’a confié à une religieuse.

« À l’été 2013, pour notre fondation à Magé, je demandai un rendez-vous à l’archevêque de Poitiers, Mgr Pascal Wintzer. Qui me répondit qu’il ne souhaitait pas me recevoir.

« Mais les frères ont été bien accueillis par le curé de Thouars, qui est même venu célébrer la messe dans la chapelle des frères au printemps 2014.

« Été 2016 : je rencontre Mgr Habert, en son évêché de Séez, avec les frères de notre communauté de Frébourg. Longue conversation sur les questions de fond – liberté religieuse, etc. – Mgr Habert écrit à Mgr Stenger qui lui répond qu’il s’en occupe, et Mgr Habert me communique cette réponse sans donner davantage suite à notre entretien.

« Plus de nouvelles depuis.

« Enfin... en la saint Georges, 23 avril 2019, je reçois une lettre de Mgr Pontier, président de la Conférence des évêques de France, qui se dit mandaté

par la Congrégation romaine de la doctrine de la foi. Datée du 15 avril, cette lettre cite un passage de ma lettre de 2012 à Mgr Stenger où je posais d'entrée de jeu la question doctrinale : *“Si nous sommes bien décidés à ne jamais nous séparer de l'Église, nous ne pouvons pas davantage accepter ce qui en conscience nous paraît hérétique. Toute démarche de conciliation a donc pour préalable un jugement doctrinal sur la foi. En effet, si les démonstrations théologiques de l'abbé de Nantes entraînent notre adhésion raisonnée et irréductible, pas plus que lui nous ne prétendons être infaillibles. C'est la raison pour laquelle notre foi catholique et nos droits de baptisés nous font réclamer un jugement sur les points précis que nous contestons dans les nouveautés conciliaires.”*

« En réponse, Mgr Pontier écrit : *“La Congrégation de la doctrine de la foi m'a fait savoir que le seul préalable à envisager était celui de votre adhésion à l'Église et à son Magistère, en particulier au concile Vatican II, ainsi que l'ecclésiologie du fonctionnement de votre mouvement.”*

« Qu'est-ce qui a motivé ce réveil soudain de la hiérarchie ? après six ans de silence ?

« À coup sûr, une inspiration du Saint-Esprit !

« Au moment où l'Église est submergée de scandales qui sont les conséquences – prévues par l'abbé de Nantes – de l'hérésie, du schisme et du scandale causés par le concile Vatican II ! quelle “divine surprise” !

« Nous qui ne sommes rien, nous voilà soudain portés à la pointe du combat ! Nous allons peut-être prendre des coups, peut-être pas... je ne sais, mais comme me l'a écrit frère Pierre : *“C'est l'heure du témoignage.”* C'est notre vocation. Nous sommes faits pour cela !

« Le jugement que nous demandons a pour objet la foi catholique. Il ne peut donc venir que de Rome. Tant que le Pape ne nous aura pas répondu au nom de son magistère infaillible, il est vain de nous menacer de “contumace” parce que nous ne répondons pas “individuellement”, mais unis comme les doigts de la main dans notre profession de foi catholique, *inchangée, inchangeable, pour cause de perfection divine.*

« C'est pourquoi j'ai écrit à son Éminence le cardinal Luis Francisco Ladaria Ferrer, Préfet de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi, pour lui adresser notre réponse à son questionnaire.

« Et nous n'avons pas reçu le moindre accusé de réception de ladite Congrégation. Déjà, au siècle précédent, notre Père avait constaté que la communication avec Rome était coupée : *“Allo ! Rome.”*

« Rome ne répond plus.

« Comment nous en étonner ? C'est le traitement qu'a subi notre Père, avec sœur Lucie, la messagère de Notre-Dame de Fatima. »

Frère Bruno nous répète souvent que ce silence

de Rome, incapable de condamner notre défense de la vérité, est une preuve de l'infailibilité de l'Église !

Mais le résultat de cette forfaiture est la ruine de l'Église, selon la prophétie du Secret de Fatima.

La dernière illustration de cette ruine est l'inacceptable *“INSTRUMENTUM LABORIS”* du Synode sur l'Amazonie. Cette région est présentée comme une « source particulière de la Révélation de Dieu » pour la reconstruction de l'Église ; un « lieu théologique », un « lieu épiphanique » dont l'Église doit recevoir « la foi en Dieu Père-Mère créatrice », et s'enrichir des « relations avec les ancêtres », de la « communion et l'harmonie avec la terre » (n° 121). La « connexion avec les différentes forces spirituelles » (n° 86) ne doit pas exclure la sorcellerie. Ainsi, « toutes les religions sont voulues par Dieu », selon la déclaration d'Abu Dhabi, signée par le pape François.

Contre de telles insanités, le cardinal Müller, qui fait figure de réactionnaire, ne sait qu'invoquer la constitution conciliaire *DEI VERBUM*, selon laquelle « nous n'attendons plus de nouvelle révélation publique » (n° 4). Remède pire que le mal, car cette affirmation du Concile vise Fatima. Révélation attestée par un miracle annoncé trois mois à l'avance, le 13 juillet 1917, et accompli le 13 octobre : la chute du soleil sous les yeux de soixante-dix mille témoins le 13 octobre, c'est une « révélation publique », non ?

Comment un aveugle comme le cardinal Müller peut-il conduire un autre aveugle comme le pape François ? Ah vraiment ! “les affaires du Pape vont mal”.

Et la guerre est le châtiment de cette désorientation : de la Colombie où les FARC reprennent les armes, jusqu'au Mozambique où le Pape vient de prêcher son pacifisme, mais où la paix demeure si fragile.

Par grâce, Vladimir Poutine, lui, est un artisan de paix : il normalise ses relations avec l'Ukraine, renforce sa coopération avec l'Inde... C'est tellement irrésistible que Macron lui-même, qui se prend pourtant pour Jupiter, a fini par céder aux évidences du bon sens et se rapprocher au cours de l'été de la Russie. Ce « renversement des alliances » inespéré, annoncé dans son discours du 30 août est d'ores et déjà concrètement mis en œuvre : le 9 septembre, à Moscou, nos ministres respectifs des affaires étrangères et des armées, Jean-Yves Le Drian et Sergueï Lavrov, Florence Parly et Sergueï Choïgou, ont pu passer en revue les dossiers où les intérêts de nos pays convergent : Centrafrique, Libye, Syrie, Ukraine... La France se met à l'école de la Russie de Poutine !

Elle a encore à en apprendre : si Le Drian rappelle notre « héritage commun de valeurs et de principes », Vladimir Poutine a été plus précis, dans une entrevue avec *THE FINANCIAL TIMES* le 26 juin 2019 :

« La Russie est une nation chrétienne orthodoxe, et il y a toujours eu des problèmes entre le christia-

nisme orthodoxe et le monde catholique (...), mais ils ne doivent pas être exagérés et utilisés pour détruire l'Église catholique romaine elle-même. Voilà ce qui ne doit pas être fait. Parfois, j'ai l'impression que ces cercles libéraux (qu'il vient de déclarer "obsolètes") commencent à utiliser certains éléments et problèmes que connaît l'Église catholique pour tenter de détruire l'Église elle-même. Voilà ce que je considère comme incorrect et dangereux.» On croirait entendre Soloviev, s'exclame frère Bruno !

Et quand on apprend que Victor Orban, qui présidait le 5 septembre à Budapest un sommet démographique international, dont l'objet était la défense des "valeurs chrétiennes de la famille traditionnelle", revenait d'un pèlerinage à Fatima, le 22 août, pour la fête du Cœur Immaculé de Marie, on se prend à rêver. Depuis 2010, la Hongrie met en place une politique résolument nataliste, dont la « condition du succès est la résurgence du christianisme en Europe », souligne Orban.

La France n'en est pas encore là, hélas ! Face au serpent Macron qui détruit la famille chrétienne à coups de lois bioéthiques, nos évêques, qui n'ont pas plus de convictions et de courage que leurs prédécesseurs de 1975, ne savent pas quelle posture adopter. Faut-il que les catholiques participent à la manif démocratique du dimanche 6 octobre ? Mgr de Moulins-Beaufort, président de la Conférence des évêques de France et archevêque de Reims renvoie les Français aux lumières de leur propre conscience : « Personnellement, je ne vois pas comment nous pourrions empêcher des citoyens, catholiques ou non, inquiets de ce projet de loi, de manifester s'ils pensent que c'est un moyen utile pour se faire entendre. » Pour ces citoyens-là, il ajoute : « J'aurais tendance même à dire qu'ils ont le devoir de le faire. »

Cette veulerie de nos évêques est accablante, aussi frère Bruno acheva ses Actualités sur une note d'espérance : nous verrons bientôt se dresser en plein cœur historique de Saint-Petersbourg une statue de sainte Jeanne d'Arc, debout et prête à partir pour le combat, étendard levé, épée fleurdelysée au côté et tournée vers le Ciel au cri de « Dieu premier servi, les hommes combattent et Dieu donnera la victoire ! » La Pucelle, catholique et française, est cependant vénérée aussi par les orthodoxes et Vladimir Poutine a lui-même appuyé ce projet qui devrait aboutir pour le centenaire de la canonisation de la sainte, le 16 mai 2020. Il ne manque plus que le Pape se mette à l'unisson en consacrant enfin la Russie au Cœur Immaculé de Marie !

Dans son sermon de conclusion du Congrès, c'est encore une fois vers le chef de la Sainte Famille, le

ANNONCE DES ENREGISTREMENTS AUDIO-VIDÉO POUR L'ANNÉE 2019-2020.

DVD : achat 7.50€. – CD : achat 5€.

Ajouter le prix du port.

D'octobre à juin

♦ **LES CONFÉRENCES MENSUELLES
À LA MAISON SAINT-JOSEPH.**

De novembre à juin

♦ **LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2019.**

UNE CATHÉDRALE DE LUMIÈRE

seront publiées en CD et DVD, ainsi que sur
notre site de vidéo à la demande (VOD).
vod.catalogue-crc.org

Vous pouvez commander ces enregistrements à l'unité,
au fur et à mesure de leur parution,
annoncée chaque mois dans la page de la Ligue,
ou bien nous en demander l'envoi systématique.
Si vous adoptez cette formule, vous réglerez au reçu
des factures incluant le prix du port.

LA PREMIÈRE LIVRAISON DES CONFÉRENCES
DU CAMP COMPRENDRA

L'ORATORIO DE FRÈRE HENRY DE LA CROIX :

**LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE
RÉGENTE DE RUSSIE (HE28)**

ET LE

COMMENTAIRE DE FRÈRE BRUNO (B79).

Patron de l'Église universelle, que frère Bruno nous tourna pour obtenir de lui cette grâce, en citant un inoubliable sermon de notre Père, le 1^{er} mai 1987 :

« Tant qu'on n'aura pas invoqué saint Joseph, on ne sera pas sauvé. Jésus ne peut résister aux demandes de la Sainte Vierge et la Sainte Vierge ne peut qu'obéir à saint Joseph, parce que c'est le patron.

« Implorons saint Joseph ; c'est lui qui dira à la Sainte Vierge : "C'est moi le patron, je vous demande de venir à l'aide de cette Église mourante", et la Sainte Vierge sera forcée d'obéir. Elle se tournera vers Jésus : "Vous ne pouvez rien me refuser : notre père saint Joseph demande que vous rétablissiez l'Église dans son antique gloire."

Voilà comment le salut va nous advenir ! »

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.